

Vithal Rajan

# Les Mangues de Tara et autres nouvelles

Avec quatre tableaux de  
Laxman Aelay

Traduction de  
Jean Chapdelaine Gagnon

« L E D I R E »

Les heures  
**bleues**



Les Manges de Tara  
et autres nouvelles


## LES HEURES BLEUES

Case postale 219

Succursale De Lorimier

Montréal (Québec)

H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

[info@heuresbleues.com](mailto:info@heuresbleues.com)

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

[www.dimedia.com/](http://www.dimedia.com/)

Distribution du Nouveau-Monde (France)

[www.librairieduquebec.fr/](http://www.librairieduquebec.fr/)

Export Livre (ailleurs dans le monde)

[www.exportlivre.com](http://www.exportlivre.com)

ISBN 978-2-922265-72-9 (PAPIER)

ISBN 978-2-922265-96-5 (PDF)

ISBN 978-2-922265-95-8 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL : BAnQ, 2011

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2011, Les Heures bleues, Vithal Rajan, Laxman Aeclay et Jean Chapdelaine Gagnon

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

[info@vertigesediteur.com](mailto:info@vertigesediteur.com)

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Vithal Rajan

# Les Mangues de Tara et autres nouvelles

Avec quatre tableaux de  
Laxman Aelay

Traduction de  
Jean Chapdelaine Gagnon

« L E D I R E »

Les heures  
**bleues**



## Avant-propos

ENCORE TOUT JEUNE GARÇON vivant dans la brousse indienne, je savais déjà que je voulais écrire. Mais la vie dicte un cours et on se laisse porter par ses vents. Le rêve d'enfant est resté un rêve, des décennies durant. La rencontre fortuite d'un diplomate canadien m'a conduit à Montréal voilà un demi-siècle, aux temps bienheureux des années 1960. La guerre du Vietnam m'a catapulté en Europe où j'ai adhéré au mouvement pacifiste et finalement échoué à Belfast comme médiateur pour le compte de l'Église. Assez semblable à notre *Loi des mesures de guerre*, la déclaration de l'État d'urgence par Indira Gandhi m'a rappelé dare-dare en Inde et je me suis mis à travailler avec de très pauvres communautés en me disant que, dans à peine deux ans, je retournerais au Canada, mais le nombre de ces années s'est allongé maintenant jusqu'à trente.

Ai-je des regrets de ne m'être jamais réinstallé à Montréal bien que j'y aie connu les années les plus heureuses de mon existence ? Pas vraiment, parce que j'ai appris plusieurs dures leçons de vie en travaillant avec les pauvres. Entre autres choses, j'ai appris que faire son devoir apporte une plus grande satisfaction que n'importe quelle vie de plaisir. Et les amitiés nouées, qui m'ont depuis pourvu de liens solides avec le Canada, m'ont soutenu. Puis, un jour, j'ai eu la surprise d'être avisé par le Gouverneur général que j'étais fait Officier de l'Ordre du Canada. Mes compatriotes indiens étaient stupéfaits qu'on s'y souvînt de moi, mais le Canada est aussi souriant qu'une école maternelle, leur ai-je dit, et personne n'y rentre jamais à la maison sans un présent.

Soudainement ma fille était en âge de se marier, je prenais conscience que j'étais un vieil homme et je retrouvais la sérénité. Je me demandais

si je trouverais bientôt le temps d'écrire, comme j'avais rêvé jadis de le faire, et me voici en train de vous présenter mes premières nouvelles.

Je suis des plus attaché à mes nouvelles animalières parce que, comme j'ai déjà dit, j'ai grandi au cœur de ce qui fut autrefois les vastes jungles de l'Inde centrale, celles-là mêmes qui ont inspiré Kipling. J'ai donc ici retenu des nouvelles sur un singe, un éléphant et un karbau femelle – une bufflesse domestique. Pourquoi une bufflesse, demanderez-vous ? Eh bien, il faut vivre en Inde pour apprendre à connaître ces grosses bêtes noires, si solidaires en harde, si dignes devant l'épreuve, si placides au beau milieu du tumulte et du désordre humains. Et il y a aussi Tara la guenon qui, comme tous les singes, n'est pas seulement preste et agile, mais prévenante et bienveillante. Après tout, les singes ne sont-ils pas nos cousins germains ! Mohini, l'éléphant du temple, est sage comme le sont toujours les éléphants, même lorsque les hommes se montrent insensés et laissent aux éléphants le soin de corriger leurs bourdes.

Tout Canadien ou Canadienne qui a vécu un tant soit peu en Inde reconnaîtra la véridicité de trois de mes nouvelles. Dans l'une, le dirigeant d'une ONG nommé Sharmaji prend part à une réunion de gardiens de l'environnement qui doivent dénicher un tigre à l'état sauvage pour faire plaisir à un Américain de passage. Comment y parviendront-ils puisqu'il ne s'en trouve aucun nulle part ? Ils résolvent le dilemme avec l'usuelle ingéniosité des bureaucrates indiens. Dans une autre, le chaos provoqué au sein d'un foyer indien par la visite d'un professeur venu de Londres révèle le prix de l'hospitalité indienne. Dans une troisième, la menace du terrorisme a de sinistres conséquences, même pour une pauvre femme d'un village reculé, quand la police reçoit l'ordre de ne prendre aucun risque.

Écrire m'a fait revivre l'un de mes tout premiers rêves, un rêve semblable à celui d'Aqueil, pauvre livreur de journaux musulman secouru par un

## AVANT-PROPOS

ange lorsqu'il défaille de faim. Les Britanniques, quand ils ont quitté l'Inde, ont laissé derrière eux leurs chimères et quelques rejetons, ce qui m'aura inspiré la nouvelle dans laquelle les désirs d'un enfant de l'Empire, devenue une vieille femme, prennent peut-être bien la forme concrète d'argent liquide – à moins que tout cela ne soit là qu'illusion, je ne saurais le dire – mais le récit de cette femme participe d'une histoire que vous devriez découvrir...

Bonne lecture !



## La croisade de Mohini

PANDU AIME PAR-DESSUS TOUT MOHINI. Elle est à ses yeux beaucoup plus jolie que n'importe quelle fille de son village, ou même de la cité du *temple* où il travaille. Elle n'est pas seulement belle, mais folâtre à ses heures, et elle lui remonte alors le moral, l'incite à courir après elle, puis s'abandonne avec bonheur à son étreinte. C'est une danseuse douée, qui a le pied léger, et il adore la voir descendre les marches jusqu'au lac pour un bain sensuel. Il joue avec elle dans l'eau où ils s'aspergent mutuellement, font la roue, heureux, turbulents, resplendissants. Dans la touffeur des après-midi, après une matinée de travail et un repas rassasiant, il ne veut rien entendre d'autre, lorsqu'il somnole à l'ombre d'un figuier des pagodes, que le tintement des clochettes aux chevilles de Mohini dont la douce musique l'endort.

Pandu et Mohini ont grandi ensemble, aussi le lien qui les unit étroitement est-il naturel. Les parents de Pandu veulent qu'il se marie, mais il diffère cette décision : il est toujours un gamin et veut avec insouciance jouer avec Mohini, flâner autour du temple, prendre part aux festivités du lieu, sans obligation dans le monde pendant les heures radieuses, animées, colorées de la vie au temple. Sauf qu'il y a toujours des gens, doit l'avoir prévenu Mohini, qui cherchent à vous compliquer l'existence, à se servir de Mohini comme de lui pour parvenir à leurs fins, bien entendu sous prétexte de faire ce qui est bien, bon et conforme aux usages religieux.

Les pluies diluviennes de la mousson ont un peu faibli ; l'air est intensément chargé d'humidité, du parfum des fleurs et des noix de coco. Après son repas du midi Pandu partage avec Mohini ses bananes à peau rouge : il les pèle, en prend une bouchée, lance le reste dans la

gueule de Mohini, quand un *archaka*<sup>1</sup> s'amène et annonce que l'*acharya* souhaite s'entretenir avec lui au moment qui lui conviendra. Pandu termine son dessert composé de fruits, lave le *dhoti* qu'il portait la veille au lac et, après l'avoir essoré, l'étend à sécher. Pour la forme seulement, il attache Mohini à un arbre au moyen d'une corde de chanvre nouée autour d'une de ses chevilles, puis entre dans le temple d'un pas nonchalant afin de découvrir ce que veut l'*acharya*. La vie avec Mohini lui a appris à adopter un rythme modéré, à ne jamais se presser, mais à s'acquitter ainsi pourtant de ses tâches plus vite que les gens moins détendus.

Assis dans un vieux fauteuil, jambes allongées sur des repose-pieds écartés, l'*acharya* se rafraîchit avec un éventail de feuilles de palmier. Comme Pandu, il a bien mangé et il a le loisir de réfléchir à ce qu'il pourrait faire d'autre. Après s'être enquis de la santé de Mohini et des parents de Pandu, il expose au garçon ce qui le tracasse.

« Pandu, Sant Maharaj Shri Narendraji de Dwaraka m'a exprimé par écrit son souhait d'entreprendre un pèlerinage dans le Sud à l'époque de *Dussera*. Dans le Nord, on commémore chaque année, avec grand éclat, l'élimination de Rāvana par Rāma. J'en ai moi-même été témoin au cours d'un pèlerinage de tous les lieux saints, et c'est magnifique ! Remarque, nous ne pourrions jamais rien faire d'aussi grandiose, mais c'est un saint homme et, dans son cas, une visite à notre temple s'impose. Sri Ramanuja lui-même l'a fondé, que saurait-il donc y avoir de plus saint ? »

Pandu ne peut qu'approuver ces observations, mais il se demande pourquoi le puissant *acharya* met dans la confiance le simple cornac du temple qu'il est. S'il se montre patient, on lui dira ce qu'il doit savoir et faire.

1 Pour le sens des mots étrangers, en *italique* dans le texte, on se reportera au glossaire en fin d'ouvrage. Les mots en français suivi d'un astérisque, également en *italique*, sont en français dans le texte original.

On ne le laisse pas longtemps dans l'expectation.

« Pandu, je te dis tout cela parce que je tiens à ce que tu mesures l'importance de la visite du *santji*. Il vient ici avec ses disciples et ils se réjouissent d'avance de tes services pendant leur séjour – en d'autres mots, ils auront besoin de Mohini pour leurs processions religieuses et je veux que tu me promettes de leur offrir ta pleine et entière collaboration en tout temps, et n'envisage surtout pas de me consulter à chaque étape. »

Pandu désire ardemment être agréable à l'*acharya* et, de toute façon, il a l'habitude de faire ce qu'on lui demande; or, en plus d'être très amusantes et d'attirer les regards sur sa Mohini pleinement reconnaissante du rôle qu'elle doit y jouer, les processions religieuses sont la manière la plus aisée de rendre service. Il assure l'*acharya* qu'il n'a pas à s'inquiéter, que Mohini et lui-même ne donneront aucun motif d'insatisfaction à l'auguste invité – qu'en fait, comme ce fut toujours le cas, la nature conciliante et docile de Mohini ne vaudra au temple que des éloges. Il sort de l'audience sachant que tout ce qu'on attend de lui et de Mohini est, en ce qui les concerne, simple routine.

Le contingent de pèlerins du Nord arrive pendant les journées consacrées à Devi et prend possession du *dharamsala* attendant au temple. Les domestiques du temple ont nettoyé les lieux aussi méticuleusement qu'ils savent le faire. Habitué à préparer les plus délicieux *pongals*, *pulihoras*, *dudyodhanams* de la région, les cuisiniers du temple s'efforcent courageusement d'étendre leurs compétences à la préparation de rotis et de currys à la mode du Nord. Malgré toutes ces obséquieuses démonstrations de bonne volonté, les hôtes se plaignent invariablement de quelque carence, tant et si bien que même l'affable comptable du temple s'enhardit au point d'observer qu'ils devraient peut-être en ce cas se tourner vers un hôtel coté.

Pandu, qui n'a guère de rôle à jouer pour rendre leur séjour confortable, est cependant scandalisé de voir plusieurs pèlerins fumer la cigarette, et même l'un ou deux d'entre eux sortir des « magasins de vin » de la région discrètement implantés bien au-delà du périmètre du temple sacré. Il ne connaît aucune langue du Nord, mais il peut percevoir, à la façon dont certains hôtes regardent les femmes, qu'ils sont irrespectueux, pour dire le moins, et il confesse son indignation à un enseignant à la retraite qui a jadis été son maître à l'école primaire. Le vieil homme lui explique gentiment que, dans le nord de l'Inde, les femmes respectables se couvrent la tête du *paloo* de leur sari et ne vont jamais tête nue avec des fleurs dans les cheveux. Certains de ces jeunes hommes ont pu, sans l'ombre d'un doute, se méprendre sur les mœurs des femmes. Pandu accepte l'explication qui le soulage en partie de ses inquiétudes, mais évite toujours autant que possible de frayer avec les invités.

Marqué par ces premières impressions défavorables, Pandu est heureux, se réjouit même de ce que son rôle auprès des invités se limite à participer à un seul défilé, le jour de *Dussera*, et cela, en outre, assis sur le cou de sa Mohini. L'hôte d'honneur, le prétendu *santji* ne lui plaît pas beaucoup avec son air trop sévère et... il cherche le mot juste... crapule – oui – mais sans doute les Indiens du Nord ont-ils, de toute manière et des plus vraisemblablement, l'air différent. Il se dit que le *santji* s'assoira derrière lui dans un palanquin arrimé sur le dos de Mohini et qu'il n'aura pas spécialement à s'en occuper.

Deux ou trois jours avant la tenue de la procession débarque un autre groupe de disciples du Nord qui s'installent toutefois dans un hôtel et passent le plus clair de la journée à discuter ferme dans les bureaux d'une formation politique relativement négligeable. Le lendemain, l'aboutissement de ces discussions est manifeste par toute la cité du temple : des phalanges de vélopousses décorés aux couleurs du parti ont été constituées pour sillonner différents secteurs de la ville,

particulièrement les bas quartiers *dalits* chrétiens aux abords de la zone commerciale et les voisinages musulmans près des usines textiles ; munis de haut-parleurs, leurs occupants clament qu'est immanquable la victoire du parti aux prochaines élections, que les minorités et les autres feraient bien de prendre enfin bonne note qu'ils vivent dans un *Hindu Rashtra* et que leur sécurité dépend de leur loyauté. Du haut d'estrades dressées pour la circonstance, d'ardents militants vêtus de *kurtas* jaune safran évoquent dans un hindi châtié, bien peu compréhensible, les splendeurs de leur religion, la détermination du parti à ranimer la culture traditionnelle et, pour finir, l'inéluctabilité de la victoire électorale. Des brutes musclées circulent ensuite et appliquent agressivement des marques de *tilak* sur le front des hommes, surtout de ceux qui semblent « chrétiens » ou « musulmans ».

Rentrant à pied du lac dans l'enceinte du temple, après avoir donné un bain à Mohini, Pandu croise un *archaka* perturbé.

« Ces gens-là sont très étranges, fait l'*archaka* d'une voix éraillée. Si nul ne peut être en désaccord avec ce qu'ils disent, il n'est pas bon d'aller çà et là le répéter aux chrétiens et aux musulmans. À quoi pensent-ils donc ? Ils seront repartis demain et, nous, nous nous retrouverons avec des ennemis ! »

L'homme s'éloigne en secouant la tête. Par le passé, Pandu a vu avec satisfaction des flots d'hommes politiques et d'affaires venir au temple et y déposer des offrandes d'argent, d'or, de bijoux, dans l'espoir d'obtenir quelque faveur de Dieu. Il constate avec étonnement, pour la première fois, que le temple sacré et son Dieu peuvent être utilisés à des fins politiques et qu'ils le sont en outre par des « étrangers » venus du Nord. Il en parle à Mohini, qui reste souverainement impassible, et décide comme elle de laisser ces questions à Dieu lui-même.

Le lendemain matin, jour de la procession, le cornac pare Mohini avec le plus grand soin de bracelets de cheville aux quatre pattes, d'une

ample selle d'étoffe richement brodée sur le dos, de guirlandes de fleurs autour du cou et d'un *namam* en hommage à Vishnou soigneusement peint sur le front. Il l'amène endimanchée, rassasiée et fin prête, sur le côté du temple adjacent au *dharamshala* des pèlerins, comme on le lui a ordonné. Les pèlerins du Nord y sont rassemblés, tous vêtus d'une *kurtha* jaune safran, et chacun d'eux tient à la main un *trishul* grandeur nature. Pandu est surpris et mécontent. Le temple est consacré au culte de Vishnou et le trident est un emblème de Shiva, mais l'*acharya* connaît ces matières mieux que personne et Pandu ne saurait pas davantage que Mohini soulever de questions théologiques. Quelques hommes politiques de la région s'approchent et l'informent qu'il a été décidé d'un itinéraire dans la ville, qu'eux-mêmes prendront la tête de la procession et que son devoir est de les suivre avec l'éléphante. Pandu fait signe à Mohini et s'apprête à la monter lorsqu'on l'avise de n'en rien faire. Il faut d'abord suspendre au cou de Mohini un énorme portrait encadré d'un homme politique du Nord et Pandu a le devoir de s'assurer, au moyen de cordages, qu'il reste en place. Pandu fait signe à Mohini de s'agenouiller et aide les autres à fixer le portrait de leur chef – un vieillard en vêtement safran à l'air coléreux, portant lui aussi un *trishul* – et, en équilibre précaire sur son crâne chauve, une couronne grotesque. Ils lui demandent s'il peut faire se relever Mohini et il hoche la tête nonchalamment. Mohini est une adorable, tolérante, douce créature craignant Dieu qui le suivra comme une agnelle, même dans des processions impies, se dit-t-il amèrement.

Quand tout est prêt et que le *santji* vêtu de sa robe safran, coiffé d'un haut turban safran et tenant à la main une fourche à six branches, se plante devant Mohini, tous se mettent en marche, agitant et balançant furieusement leurs tridents. Des cars de radioreportage de plusieurs sociétés sont postés en des points stratégiques, et des cameramans se mêlent à la foule d'où ils filment la procession pour leurs chaînes de nouvelles. Pandu, qui marche devant avec la foule, se retourne

pour jeter un regard un peu inquiet à sa Mohini. Non accoutumée à tant d'acclamations en langues étrangères et à cette houle de tridents – après tout, c'est un éléphant voué au culte de Vishnou – elle suit néanmoins candidement, comme Pandu en était sûr, à la fois docile et intelligente ; même le maudit cadre énorme à son cou ne semble pas l'embêter le moins du monde et elle lui adresse d'ailleurs un clin d'œil serein.

Au lieu de passer par l'*agraharam* brahmanique, trajet qu'emprunterait d'ordinaire Pandu, la procession va droit dans les secteurs chrétiens où elle s'immobilise momentanément, où les pèlerins s'égosillent à scander des slogans politiques et brandissent leurs tridents. Les enfants qui n'ont jamais vu l'éléphant du temple circuler dans leurs rues étroites se joignent à la fête, dansent, reprennent les acclamations et battent des mains. Les plus vieux vaquent à leurs occupations sans y accorder la moindre attention et, après un certain temps, les gens du Nord en ont assez de s'époumoner et le *santji* coléreux donne derechef le signal d'avancer. Et ils se remettent en route. Quelques participants s'esquivent, note Pandu, pour avaler d'un trait un verre à un comptoir de vin de palme. Ils vocifèrent tellement que cela ne l'étonne guère.

Il y a maintenant, aux intersections, des policiers de service à la circulation qui redirigent le flot des automobiles et des camions pour permettre au défilé de poursuivre sa route. Si Mohini devait s'engager dans ces ruelles, nul véhicule ne saurait trouver moyen de la dépasser, même sans la multitude en vêtements safran qui se démène autour d'elle. Mais, comme c'était prévisible, la circulation n'échappe pas à l'embouteillage quand voitures et bus pressés de se devancer combent chaque brèche, interdisant ainsi toute possibilité de se déplacer dans quelque direction. Les manifestants sont donc bloqués plusieurs minutes, dans ces poussiéreuses ruelles, à brailler des slogans au-dessus du fracas des klaxons de véhicules, du strident bourdonnement des sifflets de police et des jurons des voyageurs piégés dans le bouchon.

Ces ralentissements ne modèrent pas les transports de la foule et Pandu constate avec inquiétude que plusieurs, réellement fous de rage, se mettent à frapper inconsidérément de leurs tridents les portes, les colonnes et les poteaux électriques. L'un ou deux d'entre eux dardent Mohini par derrière, de la pointe de leurs tridents, et narguent Pandu lorsqu'il proteste ; toujours aussi douce qu'une agnelle, Mohini essuie ces affronts avec l'impassible dignité d'une grande dame. Quand enfin la circulation redevient fluide, les manifestants déferlent en direction du *masjid*. Pandu n'y a jamais encore conduit Mohini et ne sait donc pas à quoi s'attendre. Au moment où ils envahissent les quartiers musulmans dans le tumulte de leurs clameurs et de leurs tridents, Pandu note que la plupart des portes et fenêtres se ferment prestement sur leur passage et que les très rares musulmans surpris dans les rues détournent le regard, la mine renfrognée. Pandu espère qu'ils passeront vite devant le *masjid*, mais il se trompe.

Le *santji* s'arrête droit devant le *masjid* même s'il ne semble s'y trouver personne, sauf un gardien solitaire qui fait le guet du haut de son perchoir. C'est une assez vieille bâtisse délabrée, construite par de pauvres gens pour leurs prières, qu'on a depuis très peu commencé à retaper grâce aux dons de quelques croyants travaillant comme mécaniciens dans le Golfe. Encouragés par le *santji*, tous ses partisans rivalisent dès lors pour hurler le plus fort possible, balancent avec frénésie leurs tridents et, de leur postérieur, battent violemment le sol. Pandu remarque deux jeeps de police stationnées sur la rue transversale qui longe le *masjid*, mais les agents à leur bord détournent d'ennui le regard. Les grands escogriffes du Nord se mettent alors à sautiller sur place, entremêlent les slogans politiques aux cris : « *Har ! Har ! Mahadev !* » Soudain surgit latéralement une jeep vrombissante, ornée de drapeaux, dont descendent plusieurs types vêtus de fausses peaux de tigre qui remontent vers l'esplanade du *masjid* en agitant des

tridents. Des hourras s'élèvent depuis les derniers rangs et plusieurs tridents s'enfoncent impétueusement dans l'arrière-train de Mohini. Pandu ne saura jamais si c'est à cause du raffut, des coups subits de plusieurs tridents hérissés ou de la vue des peaux de tigre, mais avec un grand cri de colère perçant Mohini se dresse sur ses pattes de derrière et, du coup, envoie se fracasser au sol le portrait du chef. Elle pirouette en piétinant le cadre dont les éclats de verre blessent la tendre plante de ses pieds, ce qui la fait barrir dans une folle agitation. Barrissant et virevoltant elle éparpille comme fétus de paille les gens qui se pressent autour d'elle. Parce que Pandu a été projeté vers l'avant, elle n'arrive plus à le voir et il lui est impossible d'entendre, par-dessus les cris et les clameurs de la tourbe, l'appel qu'il lui lance. Elle repère l'imposante silhouette en vêtement safran du *santji* et fonce droit sur lui. Avec une surprenante agilité l'homme court dans l'espoir de se mettre à l'abri, mais la trompe de l'éléphante s'allonge, se saisit d'un pli de la robe qu'elle emporte d'un coup, laissant le fuyard intégralement nu. Il file à toutes jambes jusqu'au plus proche portail, son turban safran de guingois sur la tête, son trident laissé loin derrière, son énorme bedaine ballotante retombant jusqu'à mi-cuisses et couvrant ses parties intimes, sauf quand il déploie les efforts les plus extrêmes. Le portail tutélaire est celui du *maulvi* qui, estimant que nul ne devrait se retrouver nu devant tout le monde, surtout pas un saint homme, arrache un rideau dont il enveloppe le *santji* qu'il fait entrer chez lui de force. D'autres cherchent pareillement refuge dans des maisons musulmanes et l'éléphante déchaînée charge les derniers, dont quelques-uns trébuchent et roulent dans les égouts à ciel ouvert qui bordent la rue de part et d'autre. L'un des pèlerins les plus grands, qui une fois de trop lui a décoché des coups de tridents, cherche à grimper dans un poteau électrique. Fatale erreur. Mohini l'attrape et le précipite dans une immense benne à ordures municipale. Le fait de s'engloutir dans les immondices le préserve fort probablement du courroux de l'éléphante. Mohini rentre

au temple à la course, barrissant et dispersant la foule de ceux qui, elle en est maintenant convaincue, sont ses tortionnaires. Pandu lui court après, aussi vite qu'il peut, mais elle est agile, il le sait, et il ne parvient pas à la rattraper avant qu'elle ne se retrouve, tremblante, à l'abri, dans sa cour bien à elle. Pantelant, Pandu met une demi-heure à la rassurer. Lentement elle cesse de battre nerveusement l'air des oreilles, le laisse lui caresser la trompe, lui parler sur un ton de voix amical, lui dire d'oublier ces malfaisants qu'elle ne reverra plus jamais. Lentement elle lève une à une les pattes, laisse Pandu les examiner, en retirer tous les éclats de verre, lui masser avec de l'huile la plante des pieds et le dos des oreilles.

Les sauveurs musulmans se montrent doucereusement polis et serviables avec ceux qui se sont réfugiés chez eux. Quand tout danger est écarté, le *santji* lui-même retourne au *dharamshala*, ses rondeurs drapées dans deux *lungis* du *maulvi*, l'un autour des reins, l'autre autour du torse en lieu et place d'une chemise. Les pèlerins reviennent aussi par petits groupes, plusieurs dégoulinant d'eaux usées des égouts dans lesquels ils ont glissé, d'autres terrorisés et le regard fou, poursuivis par le rire cruel des enfants qui leur dansent autour en faisant des grimaces.

Quelques rares redresseurs de torts parmi les pèlerins se sont rendus à un poste de police pour déposer une plainte contre l'éléphante, son cornac et le temple, mais le *santji* mandate aussitôt l'un de ses assistants pour la retirer, concluant avec sagacité qu'il vaut mieux étouffer l'affaire le plus vite possible. Il détache d'autres collaborateurs nantis de carnets de chèques auprès de réputés amis de la presse pour faire disparaître les enregistrements de l'incident, mais une ou deux stations de nouvelles, qui refusent d'entendre raison, diffusent malencontreusement les séquences sur le coup de chaque heure.

## LA CROISADE DE MOHINI

Le départ des pèlerins du Nord est beaucoup moins flamboyant que leur arrivée. Discrètement, sans adresser quelque autre grief au personnel du temple, ils s'éclipsent le lendemain pour prendre leur train en direction du nord. Monsieur Paul, contrôleur à la gare municipale, les invite à monter à bord sans vérifier leurs billets, comme pour leur signifier qu'ils peuvent quitter la ville et s'en aller, d'où qu'ils viennent, sans en attendre l'ordre.

Pendant quelques jours, les bruits inopinés continuent de faire sursauter et frémir Mohini, mais son bon caractère et la constante compagnie réconfortante de Pandu la fortifient ; elle lui pardonne ce qui est arrivé, accepte enfin ses excuses et sa promesse que semblable incident ne se reproduira plus. Pandu espère un peu que l'*acharya* le convoquera pour une explication, mais la convocation ne vient jamais et, quand par hasard il le croise quelques jours plus tard, la question n'est pas même soulevée – comme si la visite n'avait jamais eu lieu.



## Sharmaji et le tigre

« SOCIÉTÉ DES RESSOURCES ÉDUCATIVES pour la dynamisation des entrepreneurs de la communauté indienne », lit lentement à voix haute, avec une pause entre chaque mot, S. R. Rajagopalan, chef de cabinet aux Forêts de la fonction publique indienne. Je ne vois aucune mention des tigres », dit-il poliment, mais irrévocablement, en levant les yeux du dossier qu'il a étudié dans un silence total pendant cinquante longues secondes.

Sharmaji se tient droit comme un « i » dans le fauteuil qui fait directement face au fonctionnaire assis de l'autre côté d'une large table encombrée de hautes piles de dossiers et de quatre téléphones d'autant de couleurs. « Monsieur, précise-t-il, SORDECI est un organisme spécialisé, fort de plus de vingt années d'expérience dans la facilitation du développement...

— Pardon, fait toujours poliment Rajagopalan en soulevant un combiné. Oui, mettez-moi en communication avec le secrétaire de l'Intérieur. Hum, vous dites ? Il est parti à Delhi assister à une conférence ? Eh bien, dans ce cas mettez-moi en communication avec le sous-secrétaire de l'Intérieur. Et, oui, demandez à l'adjoint du conservateur de la Faune de venir. »

Visage impassible, l'homme se tourne vers Sharmaji, l'air d'attendre une explication. Sharmaji reprend vaillamment depuis le début : « Comme je disais, monsieur, nous sommes une organisation vouée de longue date à l'éducation tribale et rurale, et les Amis des tigres dans le monde nous ont alloué des fonds pour protéger nos populations de tigres...

— Une organisation étrangère ne peut allouer directement de fonds à une société non gouvernementale », glisse encore poliment Rajagopalan, mais cette fois avec une pointe d'agacement dans la voix. Sans l'approbation préalable du gouvernement de l'État, le ministère des Finances du gouvernement central de l'Inde n'avalisera pas le déblocage de fonds. Il nous revient de décider de la meilleure manière de dépenser les sommes destinées au Programme Tigre. J'ai examiné avec attention votre requête et je ne vois aucun lien pertinent entre votre expérience et la préservation des tigres... Pardon. »

La sonnerie stridente du téléphone vient de retentir.

« Allo, Balaji ! Il y a une éternité, *yaar*, que nous nous sommes rencontrés. On ne te voit plus au cercle, qu'est-ce qui se passe ? Purushottam te fait trimer dur ? Je vois. Écoute, pourrais-tu simplement vérifier un truc pour moi ? J'ai devant moi la requête d'un certain monsieur Sharma, oui, monsieur Vedavyas Sharma, de SORDECI, oui, le collecteur de fonds à l'acronyme obligé. L'Intérieur aurait-il donné la permission à ces gens-là d'œuvrer dans des zones sensibles de l'État ? Ont-ils l'autorisation requise conformément à la Loi sur la réglementation des participations étrangères ? Peux-tu, s'il te plaît, m'envoyer un dossier sur leurs antécédents ? Merci. Et à part ça ? Comment vont les enfants ? Quoi ? *Arre bhai*, change-la d'école. Pourquoi ne l'envoies-tu pas au Jardin fleuri ? Je sais, ce n'est pas donné, mais je connais madame Singh et je lui demanderai de te faire un tarif spécial. Je lui parlerai. »

Le chef de cabinet lève les yeux, vaguement surpris de voir Sharmaji encore assis en face de lui. La porte s'ouvre derrière Sharmaji, presque à cent mètres dans son dos, lui semble-t-il, et un homme vieillissant, en kaki et à tignasse hirsute, entre dans la pièce en traînant les pieds. Il reste sans savoir s'il doit s'asseoir ou non. Le chef de cabinet lui fait signe de contourner le bureau et lui remet le dossier.

« Je veux un rapport détaillé dès demain, ordonne-t-il, sur la manière dont cette ONG, SORDECI, s'est retrouvée incorporée dans notre proposition du Programme Tigre au gouvernement central de l'Inde. Hum? D'accord, merci! », conclut-il en congédiant le vieil employé. Puis, regardant Sharmaji droit dans les yeux, le chef de cabinet enchaîne : « Monsieur Sharma, j'ai demandé un rapport immédiat à l'adjoint du conservateur de la Faune. Nous étudierons la question et nous nous ferons une opinion. Nous vous communiquerons notre décision. » Sur ce, il sonne son planton pour qu'il raccompagne le visiteur. Et c'est tout. Bien sûr, jamais aucune lettre ne viendrait du chef de cabinet, pas plus d'ailleurs qu'on ne pouvait en espérer une.

Sharmaji se sent quelque peu dépité. Il avait investi beaucoup de son temps et d'argent de SORDECI dans l'aller retour à Delhi pour discuter du projet, au siège social en Inde de Chrétiens du monde où, bien entendu, on l'avait reçu cordialement en tant que partenaire-clé indien. Il avait convaincu l'organisation de le recommander comme partenaire des Amis des tigres dans le monde, ce qui n'avait pas été facile. On y appréhendait un risque d'éparpillement. Il avait dû faire preuve de créativité : « Développement et défense de l'environnement sont comme ses deux yeux pour le pauvre Indien, avait-il pontifié. Si nous considérons l'œuvre de Gandhi (temps de silence), nous y découvrons une perspective incroyablement moderne. Pourquoi cela? Parce que pour nous, Indiens, l'environnement signifie la patrie, notre Mère. Et les animaux, même les tigres féroces, sont nos frères – notre famille », avait-il promptement rectifié pour éviter que la discussion ne déviât sur des questions de genre.

Chrétiens du monde voyait en lui un Original, la personnification des Indiens ingénus de la Légende du Raj qui avaient presque tous disparu dans l'étourdissante poussée du capitalisme triomphant, mais qui avaient jadis largement peuplé le Joyau de la Couronne. Lorsque Sharmaji avait évoqué la dimension spirituelle reliant les tigres à

l'hindouisme, ils en avaient conclu qu'il serait le meilleur partenaire dans l'aventure du Programme Tigre. Il avait en silence exulté parce qu'un gros projet solidement financé était dès lors assuré, sauf que le cerbère de l'administration avait, en moins de cinq minutes, réduit à néant ses efforts. Mais tout ça fait partie du jeu, s'était-il dit, pour qui s'adonne au travail de développement. Parfois on gagne, parfois on perd. Sur ce, Sharmaji avait rangé les documents relatifs au projet sur la plus basse tablette de son armoire.

Aussi s'étonne-t-il, plusieurs mois plus tard, de recevoir du conservateur en chef des Forêts une invitation à siéger au comité consultatif *ad hoc* du Programme Tigre de l'État. Le conservateur en chef, dont le bureau se trouve en un point équidistant du cœur de la ville par rapport aux centres de décision du Secrétariat, a reçu ordre d'installer un membre de la société civile au sein du nouveau conseil consultatif, conformément aux normes de la Banque mondiale. Le nom de Sharmaji est le seul que son personnel, pris de panique, peut rapidement dénicher. Le conseil doit être constitué en hâte, avant la visite du directeur américain du Fonds mondial pour la nature qui vient inspecter la Réserve du tigre Bhramananda Reddy, nouvellement créée, où l'on a déjà englouti l'équivalent de quelque dix millions de dollars de dons venus de l'étranger.

Sharmaji est très fier de ce que, le jour de la première réunion du conseil, une limousine blanche d'ambassadeur – avec drapeau national soigneusement enroulé dans son fourreau plastifié, mais dressé comme un symbole phallique sur le nez du capot – le dépose au ministère des Forêts. On le fait asseoir au centre de la longue table de conférence où se pressent plusieurs conservateurs de haut rang. Deux fauteuils sont réservés, au bout de la table, pour le ministre et le conservateur en chef des Forêts qui attend toujours dans son cabinet de travail l'arrivée du ministre en train de discuter avec divers proches, par interurbain, du mariage imminent de sa fille. Mais le ministre n'arrive toujours pas, les

appels s'éternisent et les conservateurs rassemblés s'enfilent plusieurs *samosas* et tasses de thé. Sharmaji est dans son élément. Comme aucun des hommes réunis ne connaît quelle est la fonction de cet unique *civil* ni quel pouvoir politique il peut exercer, chacun se montre à son égard extrêmement prévenant et poli, et Sharmaji charme tout le monde avec ses anecdotes et ses blagues.

Finalement, l'entrée précipitée de nombreux plantons en livrée qui poussent brusquement la porte signale l'arrivée du ministre ouvrant la marche, avec à sa suite le conservateur en chef. Tous se tiennent au garde-à-vous. Sharmaji se demande si lui, un représentant du peuple de l'Inde, devrait aussi se lever. À titre de concession, il soulève son large arrière-train de quelques centimètres du fauteuil. Le ministre est un homme gros et grand dont la *khadi kurta* amidonnée, sanglée sous sa poitrine dodue, forme saillie comme une tente et ballotte au rythme de sa panse à chaque pas ou chaque parole. Sa lèvre inférieure surplombe un menton carré, marque d'une despotique autorité. Maigre et desséché, moitié moins imposant, le conservateur en chef passe presque inaperçu.

Le ministre est fort mécontent. Dès le début de la rencontre, sa voix monte graduellement : « Je suis profondément préoccupé. J'assume Seul la Responsabilité de Nombreux Portefeuilles d'Importance. Je m'occupe du Fonds pour le Tsunami du Gouverneur de l'État, de la Politique Jawaharlal Nehru de Logement pour les Veuves, du Projet Indira Gandhi de Parrainage de Villages par les Entreprises, de l'Opération Rajiv Gandhi d'Accès à l'Eau Potable pour les Tribus et du Programme Tigre. Si je demande à rencontrer des victimes de tsunami, je suis submergé par une marée humaine ; si je cherche des villages à donner en parrainage, il s'en trouve un demi-million ; il n'y a pas non plus pénurie de veuves ni de tribus. Mais lorsque je vous demande à vous, conservateurs des forêts grassement payés, de me montrer un tigre – rien qu'un tigre – vous vous présentez ici avec des

excuses ! Comment peut-il ne pas y avoir de tigres dans la Réserve du tigre Bhramananda Reddy ? Nous venons tout juste de dépenser dix millions de dollars pour ça ! Et le directeur du Fonds mondial pour la nature doit s'y rendre la semaine prochaine en compagnie du président lui-même ! »

Le ministre se recueille, se débat manifestement pour se ressaisir.

« Cela m'apparaît comme une machination politique pour me discréditer. Quel qu'en soit l'auteur – je peux facilement aller au fin fond de ce petit jeu politique – il s'en repentira, je vous le jure. Et c'est à moi que vous osez faire ça ! Jamais ministre n'a créé plus de postes de conservateurs que moi. Peu m'importe, ai-je dit au Conseil des ministres, qu'il y ait plus de conservateurs que de tigres – je veux deux conservateurs pour suivre partout à la piste chaque tigre. Et c'est à moi maintenant que vous osez faire ça, à moi, l'orateur principal de la Conférence de 2005 à Washington sur La Jungle Mondiale ! » conclut-il en s'époumonant.

Un silence de mort s'installe dans la pièce où des hommes d'une cinquantaine d'années traînent la savate, les yeux baissés, comme des écoliers. Enfin, un vieux conservateur se lève.

« Monsieur, nous reconnaissons tous l'urgence, la gravité de la situation. Nous avons pris toutes les dispositions à la Réserve du tigre Bhramananda Reddy. Les meilleurs cuisiniers sont arrivés de Delhi par avion. Des jeunes filles d'une tribu de l'Assam exécuteront des danses. Elles ont reçu leur formation en danse tribale à Paris et se produisent à tous les grands événements officiels. L'auberge est magnifiquement décorée. Mais, de tigres, nous n'avons pas vu. Je suis un vieil homme qui souffre de diabète et d'hypertension. Monsieur, j'ai passé au peigne fin tout le territoire dans la chaleur torride. Monsieur, voyez les ampoules dont sont couverts mes pieds... »

Sur ce, le conservateur quitte son fauteuil, retire chaussures et chaussettes, puis lève ses pieds meurtris pour que tous les voient.

Le ministre s'impatiente : « *Arre, bhai*, je ne doute pas de votre sincérité. Mais les tigres ne se montrent pas aux vieillards à la traîne. Ils ne s'assoient pas sur le bord de la route pour des séances de photo. Ils se tapissent. Quelqu'un doit les faire sortir de leur trou par la queue, s'il le faut, au passage de l'Américain, sans quoi... sans quoi je ferme le service. Je confie tout aux hôtels West India. En eussent-ils eu la responsabilité, ils auraient importé des tigres d'Afrique, si je le leur avais demandé.

— Monsieur, les braconniers, monsieur, ont causé de terribles ravages, dit courageusement, dans la pièce où l'on aurait entendu voler une mouche, le vieux conservateur qui ne se laisse pas dérouter. Si seulement vous n'aviez pas permis à l'industrie papetière de construire des chemins forestiers, monsieur, j'avais prévenu... »

Le ministre écarte vite ce genre d'idée : « N'importe quoi ! Je vous le dis, n'importe quoi ! clame-t-il. On ne peut stopper le développement du pays simplement à cause de quelques animaux ou de l'incurie d'un service. Dites-moi, et cet enfant qui a été mortellement attaqué dans un village dont j'oublie le nom, près de la Réserve ? Les stations de télé en ont fait leurs choux gras. En tout cas, cela prouve qu'il y a un tigre ! »

Personne n'ose un mot, sinon le vieux conservateur obstiné : « Monsieur, un sanglier a mordu l'enfant. La septicémie s'est déclarée et comme il n'y avait pas de médecin...

— Un sanglier ! Je ne peux pas montrer un sanglier à l'Américain ! » s'exclame le ministre dont la panse déborde presque de la *kurta*.

Un jeune conservateur qui se torture les méninges depuis un moment pour dire quelque chose d'important, intervient l'air rayonnant :

« Monsieur, j'ai vu un léopard voilà seulement deux semaines qui, d'un bond, franchissait une clairière. En un éclair, il avait disparu. »

Le ministre se décontracte avec affectation. Il sourit et d'un air cordial se penche vers le jeune homme : « Voilà ! Je savais qu'il y avait des tigres. Les jeunes hommes enthousiastes obtiennent des résultats ! Vous irez loin. Maintenant, dites-moi, comment savez-vous qu'il ne s'agissait pas d'un tigre ? Il avait disparu en un éclair. Fort probablement s'agissait-il d'un tigre que vous aurez vu sous un éclairage déficient. Dans une forêt de tigres, il y a des tigres, pas des léopards.

— Monsieur, il était midi. Il avait des taches. Monsieur, il... » bafouille le jeune conservateur, incapable d'entretenir un franc dialogue avec le ministre et dont le courage défaille.

Le ministre n'a que faire d'aussi frileuses dérobades.

« Des taches, des verrues, comment savoir ? Quand un tigre bondit, ses rayures ressemblent à des taches. Trouvez-moi ce tigre ; notre hôte américain doit le voir, la semaine prochaine. Il me le faut, quoi que vous ayez d'autre à faire. »

Tous se tournent vers le conservateur en chef qui, après tout, est leur patron. C'est un homme silencieux et prévenant au regard absent. « Quand lord Wilingdon était vice-roi, commence-t-il d'une voix suave, il se joignait régulièrement à des parties de chasse, je crois... »

S'il y a un tigre quelque part à proximité, c'est le ministre qui se tourne vers le pauvre homme en feulant : « Vous êtes un conservateur, monsieur, souvenez-vous-en ! Pas l'organisateur d'une partie de chasse ! Mon Dieu, je suis entouré d'incompétents. Vous perdrez votre poste et forcerez le gouverneur de l'État à me relever aussi de mes fonctions. La chasse est interdite : on ne peut abattre un lièvre sans se retrouver en prison ! Nous-devons-montrer-un-tigre-à-cet-

Américain – articule-t-il ensuite lentement, dans une colère blanche – m’entendez-vous ? Pas en abattre un pour le sport ! »

Grâce à sa petite taille et à la suavité de sa voix, le conservateur en chef a survécu aux multiples vicissitudes d’années de service fort nombreuses, mais non sans distinctions. « Je soutiens qu’existe une solution... si l’honorable ministre me permet ? » demande-t-il calmement en regardant sans détour le visage furibond qui le domine de haut.

« Bien sûr que je permets, tranche le ministre à la mine d’un taureau tourmenté, excédé. Je connais la solution. Quelle est la solution ?

— C’était la coutume de transporter un tigre dans un compartiment spécial du train du vice-roi pour pouvoir l’abattre à l’endroit approprié. Dans ce cas-ci, puisqu’il y a quelque urgence et que Son Excellence le président sera aussi présent, nous nous procurerons, avec la permission de l’honorable ministre, un bon tigre dans un jardin zoologique. »

Les mots du conservateur en chef tombent comme une bombe dans le silence lourd. Autour de la table, plusieurs entretenaient la même idée, mais l’énoncer à voix haute est une tout autre affaire. Et c’est pourquoi le petit homme est le chef.

Tous peuvent voir poindre lentement la lumière derrière les yeux du ministre. « Oui, oui, je vous laisse le soin des détails, dit-il avec un empressement gêné comme un homme surpris la braguette ouverte. Moi, je ne sais rien de tout cela. Mais rappelez-vous : pas question d’exhiber un tigre enchaîné. Il doit être, de quelque façon, en liberté dans la jungle. »

C’est l’occasion pour le jeune conservateur de faire étalage de sa géniale prévoyance : « Monsieur, nous le libérerons à une certaine distance et, en faisant du bruit, nous le repousserons vers la route où la délégation étrangère et vous-même serez en train de passer !

— Non ! Non ! lâche d'un ton grincheux le ministre en se retournant. Vous voulez notre mort ? Ou que mes gardes armés du Black Cat abattent la bête devant les caméras de CNN et de la BBC ? Vous nous ferez tous virer ! Combien de jours de service vous reste-t-il avant la retraite ? »

— Nous droguerons l'animal, monsieur, plaide à son tour délicatement le chef, et nous le coucherons sous un arbre en bordure de la route. Vous l'observerez tous ! dit-il en ouvrant grand les bras dans un geste théâtral. Vous resterez silencieux pour ne pas réveiller le tigre. Il sera légèrement drogué et vous le verrez donc remuer la queue. Mon personnel et moi, nous nous dissimulerons dans des fosses couvertes lorsque nous entendrons approcher les voitures. Après le départ de l'honorable ministre et de la délégation, nous sortirons des fosses, ligoterons l'animal et le ramènerons au jardin zoologique.

— Excellente idée, conservateur Sahib ! enchaîne le ministre enfin satisfait. Comme toujours, vieillesse égale sagesse. Les jeunes gens traînent dans les cinémas, se tournent les pouces, fainéantent. Tous les fonctionnaires des Forêts doivent se mettre à votre école. Assurez-vous que c'est un bel animal. Et, attention, pas d'accidents ! »

Le conservateur en chef l'assure qu'il n'y en aura pas et, en professionnel, se tourne vers ses subalternes : « Nous devons procéder méthodiquement. Je veux des doublures, qu'au moins deux autres jeunes tigres soient tenus en réserve. Faites appel à tous les jardins zoologiques. Vous savez tous ce que vous avez à faire.

— Je savais que c'était des bêtises de prétendre qu'il n'y avait pas de tigres, dit le ministre sur le point de partir. J'émettrai un communiqué de presse affirmant le contraire. Qu'on a repéré un peu partout des pistes, des excréments de tigre, des trucs du genre. Veuillez faire le nécessaire. Il faut maintenant que je parte. Je dois m'adresser à la Société pour l'éradication du sida et féliciter la délégation néerlandaise de nous

avoir aidés à faire de cette ville la première zone libre de sida en Inde. J'espère que les fonctionnaires feront preuve de plus de discernement que la dernière fois et n'inviteront pas les membres de cette société sur la tribune pour que nous leur serrions la main. Crétins ! »

Tandis que tous se lèvent, il parcourt la pièce des yeux et son regard croise celui de *Sharmaji*. Compte tenu de sa corpulence, il s'avance prestement et, saisissant *Sharmaji* par le bras, le prie de l'accompagner dans sa voiture. Tous s'écartent respectueusement et jettent plus d'un regard admiratif à leur pair. Une volée de plantons, de gardes armés et de chauffeurs ouvrent la portière de la voiture pour *Sharmaji* qui se retrouve tassé contre la silhouette monumentale du ministre et véhiculé à toute allure à travers la ville dans un mugissement de sirènes.

Le ministre se penche vers *Sharmaji*, le privant presque d'air : « *Sharmaji*, il faut garder un silence diplomatique sur notre stratégie, lui confie-t-il. Il y a tant de scélérats dans la presse qui se font le plus grand plaisir de calomnier notre pays.

— *Ministreji*, je suis un patriote, dit *Sharmaji* qui comprend instantanément et parfaitement son interlocuteur. À ma modeste mesure, je suis aussi comme vous-même un serviteur du peuple. Nous savons tous qu'il y a partout quantité de tigres. Mais où sont passés aujourd'hui l'aptitude à les dépister et le savoir-faire inné de nos ancêtres ? Ces qualités, la mondialisation les a minées. Nous ne saurions faire faux bond à l'Inde devant des étrangers. »

La réponse plaît beaucoup au ministre qui a pourtant l'oreille collée à son téléphone cellulaire pendant presque toute la profession de foi patriotique de *Sharmaji*. En lui serrant le bras, le ministre assure *Sharmaji* qu'ils sont comme frères. Quand le convoi arrive à destination, où une foule nombreuse attend le ministre avec des guirlandes de fleurs, l'homme politique ordonne d'abord au chauffeur de déposer *Sharmaji* là où ce dernier le voudra. Puis se tournant vers *Sharmaji* et

le regardant droit dans les yeux, il demande simplement : « Y aurait-il quelque chose que je puisse faire ? »

Sharmaji commence par protester que la rencontre d'un grand homme comme lui est en soi bien suffisante, puis il se souvient de l'incident avec le chef de cabinet aux Forêts, monsieur Rajagopalan, et en fait état : « J'aimerais bien aussi servir mon peuple, monsieur, dans la cause de la sauvegarde des tigres pour laquelle des fonds étrangers sont aisément disponibles, mais certains obstacles bureaucratiques...

— Il sera muté, dit le ministre qui a ouvert la portière et se trouve à moitié hors de l'automobile. Venez me voir après-demain. »

En route vers son appartement, dans la voiture du ministre, Sharmaji est un homme heureux.





## Des effluves de terrorisme

UN RAI DE SOLEIL TRAVERSANT la fenêtre lui balaie le visage. Elle se retourne à moitié endormie. Puis des coups violents contre la porte et des jurons la jettent du lit, le cœur battant la chamade. Elle se lève, bredouille une réponse, demande qu'on ménage sa porte, elle arrive. Quand elle ouvre enfin, les yeux ensommeillés, elle voit une jeep de police, un inspecteur en second, un « brigadier » et deux agents.

« Es-tu Chattupalli Ramulamma du hameau de Gangpur-B, Raikode Mandal, et *dai* de profession ? » demande pour la forme l'inspecteur.

Elle ne peut que faire oui de la tête.

« Tu es en état d'arrestation », dit-il l'air irascible en se redirigeant vers la jeep, et chacun des deux agents la saisit par un bras, sans lui laisser le temps de se débarbouiller.

Elle chausse ses *chappals* pendant qu'ils l'entraînent, et lève un doigt suppliant à l'intention de l'inspecteur en second.

« Euh, va derrière ta hutte. »

Il fait signe de la tête à l'officier supérieur qui la mène à l'arrière. Comme elle hésite, son escorte lui lance avec brusquerie : « C'est quoi ces chichis de bonne femme ? Soulage-toi devant moi. »

Elle retrousse donc son sari, s'accroupit et urine contre le mur de sa hutte.

Personne ne daigne répondre à aucune de ses questions implorantes tandis qu'elle s'assoit inconfortablement sur le plancher métallique à l'arrière de la jeep où les pieds bottés de ses ravisseurs lui décochent

des coups à chaque ornière de la route qu'avale à grande vitesse le véhicule. Elle ne s'attendait pas à ce que l'un d'entre eux lui permît de s'asseoir à leurs côtés. L'inspecteur en second s'est calé dans le siège rembourré, aux côtés du chauffeur à l'avant, et parle sans relâche en anglais dans son émetteur-récepteur portatif. Elle comprend bientôt qu'ils se dirigent vers Hyderabad, mais elle n'a pas mis les pieds dans la grande cité depuis des mois, alors pourquoi l'appréhendent-ils ?

Après une quarantaine de minutes, la jeep quitte la route et s'arrête à une *dhaba* ouverte la nuit. L'inspecteur en second s'extirpe du véhicule en poussant un grognement, salue de son bâton le propriétaire sikh et disparaît à l'intérieur, fort probablement pour ingurgiter une tasse de thé, une omelette ou quelque autre plat chaud. Aux agents, on sert du thé à l'extérieur, près de la jeep, cependant que le « brigadier » s'écarte un peu et entame une conversation avec le Sikh.

L'agent Aslam Bhai, debout près d'elle, lui explique à voix basse qu'on a attrapé un terroriste, qu'on la conduit à son tour à Hyderabad pour interrogatoire seulement et qu'elle sera relâchée dès que ce sera fait. Quand elle demande ce qu'elle pourrait bien savoir, il hausse vaguement les épaules et s'éloigne pour causer avec son collègue. C'est donc ça : quelqu'un de son passé, qui est ou a été un *Naxalite*, aura mentionné son nom, fort probablement sous la torture, et on l'embarque elle aussi pour lui arracher des renseignements.

Elle retrouve la tranquillité d'esprit parce qu'elle a rompu avec tous les révolutionnaires voilà de très nombreuses années ; elle n'en sait pas plus que quiconque dans quelque autre village : elle réussira à convaincre le responsable de l'interrogatoire, sûrement pas moins qu'un commissaire adjoint de police, qu'elle ne sait rien d'important et elle rentrera chez elle par le dernier autocar de l'après-midi.

Aux abords de l'agglomération, la jeep s'engage dans un périphérique et contourne la grande ville aux lumières scintillantes. Une demi-

heure plus tard, on s'immobilise à un poste de police dont la peinture s'écaille et dont la cour est en friche, quelque part en banlieue. Alors qu'ils gravissent les marches dallées, l'inspecteur en second, devenu soudain communicatif, montre du doigt à la femme, en souriant, les caméras de télé en circuit fermé encastrées dans le plafond : « Aucune ne fonctionne, tu sais pourquoi ? Parce que c'est ici qu'on interroge les criminels dangereux et nous ne voulons pas laisser de traces. » Il salue le commissaire principal auquel il la livre, salue de nouveau et repart avec ses hommes pendant qu'on la met en cellule.

Elle s'est endormie, recroquevillée sur le plancher froid, quand la porte de la cellule s'ouvre avec un bruit métallique ; une policière dans un terne sari kaki lui tend une tasse de thé brûlant et elle distingue alors que le jour s'est levé. La policière attend en silence qu'elle finisse son thé, puis la conduit à la salle d'interrogatoire.

Elle a eu raison de croire que l'y attendrait un CAP : c'est un jeune homme aux traits doux et à la belle grosse moustache. Il lui sourit tandis qu'elle entre et l'invite poliment à s'asseoir. Nul besoin d'inspecter les lieux du regard. Elle a déjà vu des salles d'interrogatoire, même si cela remonte à loin dans le temps. La pièce n'est meublée que d'une table, de chaises et d'une seule ampoule qui pend du plafond.

« Pourquoi m'a-t-on arrêtée ? lui demande-t-elle de but en blanc.

— On ne t'a pas arrêtée, lui répond-il sans ambages. Nous t'avons prise sous notre garde et nous te laisserons repartir dès que tu auras répondu à quelques simples questions. »

Pendant environ une heure, on lui repose sans cesse les mêmes questions dans un ordre déroutant et sous une forme alambiquée. On lui dit de tout avouer, qu'il ne lui arrivera pas malheur ; on la menace : petite sottise, tu sais que l'endroit est dangereux et qu'on pourrait, si on le souhaitait, t'extorquer en cinq minutes tous les renseignements voulus, mais on a pitié de toi. Puis vient une pause pour une autre

tasse de thé et le CAP demande courtoisement si elle désire une autre cuillerée de sucre et comment s'annonce la récolte dans son village.

Quand l'interrogatoire reprend, le CAP pose les pieds sur la table devant lui et lance soudainement à la prévenue qu'un terroriste redoutable a mentionné son nom comme complice et que donc la partie est jouée. Elle répète une fois de plus simplement, sans sourciller, qu'en consultant leurs propres fichiers il apprendrait que son homme a été tué par eux des décennies plus tôt, quand elle était encore adolescente, qu'elle a par la suite épousé un facteur, s'est de nouveau retrouvée veuve et qu'elle est, depuis de très nombreuses années, une respectable *dai* dont de hauts fonctionnaires et des policiers retiennent les services.

Absorbé dans son dossier, il semble ne pas écouter.

« Qui est *Attar Sahib* Abdullah et qu'est-il pour toi ? s'enquiert le CAP en levant les yeux.

— *Attar Saipu* ? demande-t-elle ahurie. Il avait coutume de se déplacer avec les *melas* ; on le voyait chaque jour de grande festivité sur tous les champs de foire et il vendait du parfum, de l'*attar* ; toutes les femmes lui en achetaient, moi aussi ; son *attar* était de très bonne qualité et c'était un homme bon, pourquoi ?

— Alors, tu le défends ? lance le Cap tandis qu'un sourire en coin se dessine sur son visage. Pourquoi es-tu si prompte à le défendre ?

— *Ayyo Saru* ! Je ne le défends pas, ni personne d'autre. Demandez à n'importe qui : c'était, alors à tout le moins, un brave vieillard.

— Te rappelles-tu son fils, Saleem ? enchaîne-t-il en plissant fort les yeux. Il est musulman et tu es *dalit*, mais il t'appelle tantine Ramulamma ? Comment expliques-tu ça ? Une sorte de code au sein de l'organisation ? »

Elle semble sincèrement confondue et quelque peu secouée.

« Ce faible d'esprit, il est cinglé de naissance – il est < skizo > – le pauvre malheureux, l'inoffensif Saru !

— Il s'est laissé pousser la barbe, dit simplement le CAP.

— Il a du vitiligo au menton, fait-elle désespérément. La barbe ne sert qu'à masquer les taches blanches, ne perdez pas votre temps avec lui, il ne sait pas ce qu'il dit !

— Ouais ! fait résolument le CAP en refermant sèchement le dossier. Je ne perdrai pas mon temps avec toi ! Tu peux le voir. Il a fait des aveux complets, alors nous savons tout. Tu coopéreras peut-être avec moi plus tard. Ramulamma, je n'aime pas les méthodes du < troisième degré >, mais j'en userai si je le dois. »

Comme à un signal, deux policières entrent dans la pièce et l'escortent silencieusement jusqu'à sa cellule. Pour le repas du midi, on lui sert un gros *jowari roti* et du *dal* froid et clair. À la nuit tombante, on la ramène une fois de plus dans la salle d'interrogatoire où l'attend Saleem assis sur une chaise, souriant, mains derrière la tête.

« Bonjour, tantine Ramulamma ! Bonjour, tantine Ramulamma ! Je leur ai tout dit ! Je leur ai dit que tu étais de la < conspiration > avec moi.

Il sourit, tout fier d'avoir correctement prononcé le mot français. Elle s'assoit visiblement brisée. Tous ces ennuis à cause de ce faible d'esprit, mais comment les policiers peuvent-ils être assez stupides pour le prendre au sérieux ? !

« Qu'est-ce que tu leur as dit, Saleem ? demande-t-elle sans se soucier de ce que chaque mot sera enregistré ni de ce qu'il y a probablement partout des judas.

— Tout, ma petite tante ! Tout ! Tu sais pourquoi ? Parce qu'on ne peut plus rien y changer maintenant. Les avions ricains vont se mettre

à tomber du ciel ! Hop ! Hop ! Hop ! Des milliers de gens vont mourir ! Des *lacks* ! Tout ça grâce à ma découverte ! »

Ramulamma en a l'estomac noué. C'est de la folie furieuse et cela pourrait les mettre, elle et bien d'autres personnes, dans un sale pétrin.

« Saleem, reviens à la raison, implore-t-elle. Tu ne sais rien, tu ne peux rien savoir de tel ! Tu n'as même pas complété tes études secondaires. »

Les doigts sur les lèvres, il regarde autour, l'air soupçonneux, avant de revenir à elle, une lueur dans les yeux.

« Je m'y connais en hydrogène. L'hydrogène ! C'est un explosif. Les Allemands ont perdu un énorme, énorme *hawai jehaj*, plus énorme encore que ceux des Ricains, parce que, hop !, de l'hydrogène avait explosé. »

Tout n'est que pur délire. Il patauge dans ses divagations, dévide le récit de ses découvertes, de la manière dont il a fait la connaissance d'Osama *bhai*, lui a transmis la puissante technologie pour que soient défaits les Ricains, et les policiers sont très contents, il est leur invité car les Ricains ne sont-ils pas aussi les ennemis de l'Hindoustan ?

Plus tard, elle préférera oublier ce qui arrive les nuits suivantes. Des heures durant on la bat sans merci, la laisse complètement nue, la suspend au plafond, bras écartés. Une fois, elle revient à elle croyant qu'elle se noie et s'aperçoit qu'un policier lui urine dans la bouche. Puis, à un certain moment, elle pousse des hurlements parce qu'on lui a enfoncé dans le corps une matraque enduite de chili. Des heures plus tard, elle reprend connaissance dans sa cellule où une policière la secoue du coude, sans brutalité, pour la réveiller et lui demande d'avaler quelque chose.

Tard, le même soir, deux agents s'amènent pour la conduire à la salle d'interrogatoire et, comme elle est trop affaiblie pour tenir sur ses jambes, ils la traînent par les cheveux dans les corridors, puis la jettent

sur une chaise. Le jeune CAP est assis en face d'elle sous l'ampoule. Il la considère un moment en silence.

« Tu dois m'aider à prendre une décision, Ramulamma, dit-il enfin sur le ton de la conversation. Soit tu es l'un des grands responsables de cette conspiration, de ce complot terroriste, soit tu ne sais rien. Qu'en est-il, hein ? »

Elle se tait, elle sait pertinemment qu'il n'attend pas de réponse.

« Bois ton thé, Ramulamma, il est juste devant toi. Bois ! »

Elle doit obéir aux ordres. Elle se concentre sur le gros gobelet devant elle, le soulève de ses mains tremblantes et commence à boire le liquide. Le monde s'embrouille autour d'elle, se dilate subitement, le visage congestionné de l'homme et ses yeux fixes se convulsent devant elle. Comme de très loin, elle entend sa voix, calme et lénifiante.

« Astucieuse stratégie, Ramulamma, qui aura nécessité de plus brillants cerveaux que Saleem et toi. Des scientifiques ! Des scientifiques d'Al-Qaïda ! De qui s'agit-il, hein ? Si simple, en vérité, que n'importe qui peut l'exécuter. Des gens ingèrent de petits sacs plastiques remplis de gaz hydrogène et les gardent bien en place grâce à un banal exercice de yoga. Puis ils se regroupent au bon moment dans l'avion et créent une étincelle d'électricité statique en se frottant les pieds sur la moquette – « de la soie sur de l'ébène », pour reprendre le mot de Saleem – et vous avez ainsi descendu un avion avec à son bord des centaines d'Américains. Qui sont les cerveaux derrière ça et pourquoi as-tu trempé là-dedans ? Il ne t'arrivera plus malheur si tu coopères – tu comprends, n'est-ce pas, que nous ne voulons pas te faire de mal, que nous voulons seulement la vérité ? »

Elle ne parviendra pas à se rappeler plus tard la réponse qu'elle donne ; elle aura simplement réaffirmé son ignorance, présume-t-elle. Elle entend quelque chose comme « poursuivre le traitement », mais

la deuxième nuit ne lui semble étrangement pas aussi atroce parce qu'elle sait ce qui l'attend et, par quelque processus mystérieux, son esprit anesthésie en très grande partie la douleur. Cela se répète-t-il une troisième, une quatrième nuit ? Elle ne sera jamais très sûre du nombre de jours pendant lesquels ils l'ont interrogée, ni du moment où ils se sont arrêtés.

Longtemps après, l'aimable professeur Govindaraja lui relatara les événements qui se sont déroulés dans le monde, hors du poste de police. Le département de Recherche et analyse des Services secrets indiens a relayé le renseignement à la CIA américaine et au MI5 britannique. Tous les vols transatlantiques ont été immédiatement annulés et l'administration américaine de la sécurité des transports a forcé les passagers à vomir en s'enfonçant dans la gorge un crayon. On lui montre aussi des vidéoclips de l'aéroport JFK de New York, inondé de vomissures, où des reporters de CNN équipés de masques rapportent la nouvelle. À l'aéroport Heathrow, de Londres, des policiers compriment le ventre des bébés musulmans jusqu'à ce que les marmots braillent et qu'on les déclare inoffensifs. Des agents de la Sûreté plaquent au plancher du Musée du Louvre un groupe d'enfants algériens à la frimousse replète avant qu'ils ne puissent mettre le feu à la *Mona Lisa*, le célèbre tableau. Le ministère de la Sécurité nationale émet de strictes directives à l'intention de toutes les compagnies aériennes : aucun individu portant des chaussures ou des vêtements de soie ne sera admis à bord d'un appareil, et tous les articles en bois figurent aussi désormais sur la liste des objets prohibés. On rappelle tous les avions pour en retirer les moquettes et les retards causent des pertes de plusieurs milliards de dollars aux compagnies aériennes. Pieds nus, les passagers se disent résolument prêts à supporter tout désagrément dans l'intérêt de la sécurité, pendant que les familles des passagers âgés, morts de pneumonie, ne desserrent pas les lèvres en touchant les assurances.

## DES EFFLUVES DE TERRORISME

Ramulamma est discrètement relâchée plusieurs semaines plus tard, une fois calmée la panique planétaire. Elle est abrutie pendant quelques semaines, puis recouvre sa résilience coutumière. Elle demande des nouvelles de Saleem, mais personne n'a entendu parler de lui ou ne veut en parler, même pas *Attar Saipu* qui la congédie froidement d'un geste et se replonge dans la lecture du Coran. En interrogeant le professeur Govindaraja, lors d'un séjour à Hyderabad, elle apprend que les scientifiques ont effectué des tests approfondis pour démontrer que de telles explosions n'étaient pas possibles sans l'ajout, à la mixture meurtrière, d'autres ingrédients indispensables. Tout ce prodigieux gaspillage, parce que des policiers ont pris au sérieux le délire d'un garçon dérangé. Ils savaient fatalement qu'il était dérangé. Oui, mais jamais ils ne prennent de risques et ils ont cru que sa folie l'induirait à devenir un informateur par lequel ils pourraient remonter la filière entière.

Des mois plus tard, elle croise Saleem par pur hasard, dans un atelier de réparations de vélo. Il accourt spontanément vers elle, souriant, comme s'il ne s'était rien passé. Inquiète, elle lui demande comment il va et cherche à vérifier s'il porte quelque marque de torture. Mais il se penche et murmure : « Le secret est dans l'*attar* ! »







## Les mangues de Tara

VOICI L'HISTOIRE DE SHANTA ET DE TARA, deux bonnes amies. Shanta a tout ce qu'elle désire ; Tara, rarement quoi que ce soit – pas même assez à manger, la plupart du temps. Shanta habite une vaste et jolie maison ; en fait, elle a plus d'une maison. Tara, qui n'en a pas, s'abrite pendant les orages sous l'immense ramée d'un gros arbre, mais s'en trouve néanmoins pitoyablement trempée. Shanta a des parents affectueux tandis que Tara arrive tout juste à se souvenir de sa mère pleine de bontés pour elle avant sa mort. Shanta et Tara sont de bonnes amies qui se font une fête de se voir, mais qui mènent des existences fort différentes. Voici l'histoire d'une de leurs rencontres fortuites.

Tara est affamée, comme presque toujours. Elle sait, pour en avoir fait philosophiquement l'expérience, que femmes et femelles doivent se contenter du peu qui leur est cédé. Même lorsqu'elle a très faim ou se sent affaiblie pour s'être privée de nourriture, car elle pense toujours d'abord à tous ces bébés qu'il faut nourrir et, bien des fois, refile discrètement sa maigre portion à une mère qui allaite. Ainsi va la vie, et elle ne s'en plaint pas. Que dire des grands mâles brutaux et égoïstes qui dominent sa communauté, sinon qu'ils se comportent comme des mâles ? Malgré toutes les privations, la vie a beaucoup à offrir : les bébés, la beauté du monde, la lumière naturelle, les libertés occasionnelles, sans oublier la simple joie de vivre, de la franche camaraderie entre femmes, du spectacle merveilleux des jeunes qui grandissent, voire de la laborieuse cueillette pour se procurer de la nourriture.

Descendant d'une famille fortunée, le professeur Dwarkinath Govindaraja pourvoit à l'entretien d'un riche domaine à la campagne où sa famille et lui-même se retirent les *week-ends*, spécialement

quand lui est nécessaire la quiétude d'un décor naturel pour rédiger un article réfutant les opinions d'autres gens pas aussi versés que lui en la matière. Son grand jardin, planté d'arbres fruitiers jalousement et savamment entretenus, fait l'envie de la région. Aussi s'agit-il d'un jardin extrêmement bien gardé : travailleurs agricoles, jeunes filles sur le chemin de l'école et mendiants errants jettent de furtifs regards de convoitise aux fruits si proches, mais formellement inaccessibles, et poursuivent leur route en soupirant. À la saison des mangues, le jardin est d'une beauté saisissante. Il croule alors sous les gros et ronds *jehangirs* et les *himayats* fermes et lisses. On trouve même des *neelams* frugifères précoces et des *totaparis* à maturation tardive parmi l'orgie de *benishans* qui font l'envie de la région. Le professeur Govindaraja se passionne pour les fruits ; il en cultive la plupart des variétés connues, davantage toutefois pour des fins de recherches patientes que pour sa table personnelle. En fait, le professeur serait très contrarié s'il découvrait que l'on sert les meilleurs fruits à ses invités, même à ses enfants, avant de lui en avoir demandé et d'en avoir obtenu la permission expresse dans le cas de fruits numérotés et étiquetés. Mais il n'en fait pas toujours à sa tête parce que son épouse, normalement passive, est irréductiblement en désaccord avec lui quant à l'importance de la recherche génétique, spécialement lorsque ses enfants ont grande envie des fruits qui pendent aux arbres.

Si les enfants du bon professeur n'ont que rarement accès aux mangues, Tara et sa tribu d'affamés n'ont absolument aucune chance que les gardes du jardin ne les laissent un jour d'en voler quelques-unes, bien que Tara reconnaisse aux brutaux mâles dominants d'avoir la main plus preste que la moyenne. Après avoir traîné un moment sur la route par cette chaude matinée d'été et mesuré une fois de plus à regret la distance entre le haut mur d'enceinte et le plus proche manguier, sa tribu se prépare à tourner les talons et à rallier les franges de jungle rabougrie où elle peut au moins se reposer à l'ombre. Les trois

dobermans noirs, rapides sprinteurs qui patrouillent farouchement le jardin, exercent un net effet dissuasif contre toute tentative téméraire de sauter le mur pour s'emparer d'un fruit ou deux. Pour obvier justement à pareille velléité, le professeur a planté ses arbres, avec une précision scientifique, en retrait de la route.

Mais jeune, toujours optimiste, Tara décide comme les autres crève-la-faim de faire une dernière fois le tour de la haute clôture. S'imposant un long détour pour contourner une zone à découvert sur la gauche, elle atteint, de l'autre côté de la propriété, une route secondaire bordée de *gul mohars* sauvages chargés de fleurs rouge et or. Il s'agit en fait de l'avant de la résidence et, sur la pelouse impeccable, est dressée pour la famille une table à déjeuner dans une atmosphère décontractée. Des domestiques en livrée vont et viennent avec du pain fraîchement cuit, des fruits achetés au bazar, du thé, du café, des *omelettes* et des *dosas*. Sans bruit et sans être vue de quiconque, Tara grimpe à un petit arbre fourchu et risque timidement un regard sur la scène alléchante plus bas. Flairant que ne pèse dans l'immédiat aucune menace de déprédation sur les arbres fruitiers, les dobermans ont aussi fait le tour de la maison pour être avec leur maître, à l'avant. L'un d'eux la repère sur-le-champ, mais se tient coi, l'air digne, attendant seulement un faux pas de la guenon. Shanta, la benjamine de la famille et la fidèle amie de Tara, converse gaiement là-bas avec sa mère et n'aperçoit pas son amie tenaillée par la faim dans les branches fleuries, près de la grille d'entrée.

Le regard de Tara s'attendrit à la vue de sa petite amie Shanta qui, elle au moins, a de quoi bien se nourrir. Tara est sur le point de se retourner et de descendre furtivement de l'arbre quand son attention est attirée par une grosse chatte tigrée, plongée dans un profond recueillement sur le haut mur, juste en dessous d'elle. Les dobermans ne font aucun cas de la chatte, pas plus qu'ils ne font le moindre cas de Tara : ils sont pragmatiques et n'attaqueront spontanément que si la proie est

à portée ; pour l'instant, ils ménagent leurs forces en gardiens exercés et concentrent leur attention pour happer une bouchée ou deux à la table du maître.

Tara regarde la chatte, la chatte ne regarde personne, mais somnole dans l'ombre mouchetée de lumière pendant que les chaudronniers commencent à marquer le tempo de la chaleur grandissante. Tara se représente mentalement le domaine. Les chiens mettront du temps à remonter les longs côtés de la demeure jusqu'au manguier le plus éloigné. S'il était possible de les distraire quelques minutes, certains membres de sa tribu, les plus courageux, pourraient cueillir quelques succulentes mangues charnues dont le parfum partout répandu dans l'air lourd la fait défaillir de désir. Penser c'est décider, décider c'est agir. Avec un cri à glacer le sang, elle s'abat sur la chatte et la fait tomber de son haut perchoir, juste aux pieds des dobermans.

Parler de chaos serait un euphémisme. Avec une agilité spontanée, la chatte bondit sans que ses pattes n'aient toutes quatre touché le sol, esquive un gros pot de zinnias, se coule sous la table à café lourdement chargée, puis au-dessus d'une chaise, pour rebondir sur le turban d'un domestique et atterrir sur un tabouret avant de grimper à quatre pattes sur l'appui d'une fenêtre. Les trois dobermans hurlants ne sont pas si agiles et renversent des pots de fleurs, heurtent douloureusement les genoux du professeur et, aux cris désespérés des servantes et aux féroces vociférations de leur maître, fauchent la théière. Tous sont debout et fulminent tandis que les chiens pourchassent la satanée chatte autour d'eux et entre leurs jambes. On a brutalement perturbé la sieste de la chatte et la chatte est furieuse. Juchée en sécurité sur l'auvent d'une fenêtre, elle crache en direction des chiens, allonge la patte l'air menaçant. Les chiens multiplient les sauts disgracieux et labourent littéralement une plate-bande de tagètes. Le chahut est fort probablement audible jusque dans le lointain village.

L'affolement et les ondes mentales de Tara envoient instantanément un message à sa tribu. Non seulement les mâles puissants, mais tous sans la moindre exception, jusqu'aux jeunes femelles trimbballant des petits presque aussi gros qu'elles, franchissent le mur dans un silence absolu, atteignent en trois bonds le manguier le plus proche qu'ils entreprennent de dépouiller intégralement de ses mangues sublimes. Toute cette animation produit bien évidemment du tapage et le professeur qui veille toujours jalousement à ce que ses précieuses mangues aboutissent sur la table de laboratoire hurle aux chiens de les prendre en chasse, mais les chiens se chargent plutôt de la chatte.

« Rosaiah ! Akbar ! Emmenez ces maudits chiens à l'arrière ! Les singes sont dans mon jardin ! » beugle le professeur. Les chiens perçoivent alors la lointaine rumeur des singes et cherchent à se précipiter à l'arrière. Cependant Ramulamma, la *dai* de la région au service de la famille chaque fois qu'elle y vient pour le *week-end*, a fermé par mégarde, dans la confusion, la petite porte qui relie la pelouse à l'avant de la maison et le jardin à l'arrière. Les chiens grondent, trépignent dans un état de frustration aussi fébrile que celui de leur maître.

« Ramulamma ! Sombre idiote ! N'accours pas vers moi ! Oh, Seigneur, oublie la théière renversée ! Ouvre-moi cette grille ! Dans quelle langue faut-il te parler pour se faire comprendre ? Ouvre, ouvre donc la grille ! »

Toutes ces vitupérations tourneboulent tellement la femme qu'elle se débat avec le loquet pendant une éternité tandis que les serviteurs tentent désespérément de l'écarter pour pouvoir libérer les chiens bloqués dans le jardin, à l'avant.

Dans ses efforts frénétiques, elle fait ce qu'il ne fallait pas et abaisse si vigoureusement la clenche du loquet qu'elle se coince pour de bon dans le mentonnet. Finalement – en vérité quelques minutes à peine se sont écoulées – Akbar réussit par la force à relever la clenche métallique et les chiens libérés se lancent dans une folle poursuite. Mais ces quelques

précieuses minutes auront suffi, à la presque totalité des singes, pour dégarnir l'arbre de ses fruits. Avant que les chiens ne surgissent des longs côtés de la demeure, les singes redescendent de l'arbre et courent se mettre à l'abri. Tous les membres de la tribu simienne ralentissent le pas parce qu'ils serrent précieusement un fruit, mais il n'y a pas le moindre espoir de rattraper la plupart d'entre eux. Le plus rapide doberman choisit pour cible la dernière et plus petite femelle, chargée d'un fruit et d'un enfant, mais ses mâchoires n'arrivent qu'à tracer une longue raie rouge dans la fourrure de la guenon qui déjà se balance en lieu sûr.

Depuis un moment la petite Shanta a remarqué la présence de son amie et s'exclame : « Bravo, Tara! Bien joué! Que tu es futée, si merveilleusement attentionnée! Papa, tu as vu? Mon amie Tara a nourri son peuple. Même Napoléon, même lui, n'aurait pas fait mieux! »

Le professeur a beau être tarabusté par son infortune, il ne peut tolérer des opinions si peu scientifiques, surtout dans sa propre maison, et surtout de la part de sa fille : « Sottises, Shanta! Les singes sont des animaux! Ils sont incapables de penser – ils... ils n'agissent que par instinct.

— Mais, papa, j'ai tout vu! Elle a planifié cela si habilement. Elle s'est jetée sur la chatte pour détourner l'attention des chiens. Elle savait que la chatte ne risquait rien, vu que les chats sont si rapides et... et elle savait qu'il y aurait assez de raffut et de pagaille pour que son peuple ait une chance. Papa, il faut t'ouvrir les yeux.

— Assieds-toi, Shanta, assieds-toi, ne sautille pas comme ça. Écoute-moi, c'est mignon d'imaginer des caractéristiques humaines aux animaux : cela s'appelle de l'anthropomorphisme ; tu – répète après moi – anthro...po...mor...phises cette guenon, c'est-à-dire que tu lui attribues des caractéristiques humaines qu'elle ne peut avoir. »

— Mais papa, insiste Shanta qui a les larmes aux yeux, je ne l’anthropomorphise pas. Je la connais, nous nous parlons l’une à l’autre. C’est Tara, mon amie, elle est très maligne et très courageuse, et elle pense aux autres. Écoute, elle n’a pas imaginé ce coup-là pour se nourrir elle-même, mais seulement pour son peuple. Papa, ne le vois-tu pas ? »

Le professeur serre son enfant contre son cœur et s’assoit avec elle dans un fauteuil de rotin, ayant pour l’instant oublié la perte de ses mangues.

« Ma chérie, ma petite chérie, moi aussi j’ai été un enfant comme toi. Alors, ne crois pas que je te fais des reproches. Non, ma chérie, mais je suis un scientifique maintenant et je dois te reprendre. Tu commets deux erreurs – dont celle de prêter à un animal la faculté de penser. Sais-tu ce que disait Descartes – tu sais qui était Descartes ? C’était un Français très brillant qui a vécu à peu près à la même époque que D’Artagnan. N’est-ce pas singulier ? Au lieu de livrer de stupides batailles, il s’est enfermé lui-même dans une étuve – imagine ! – et, quand il en est ressorti, il s’est exclamé : « Je pense, donc je suis ! »

— Je pense plutôt que c’était simplement un vieux bêta de Français, fait Shanta en reniflant. Je n’ai pas besoin de m’enfermer dans une vilaine étuve crasseuse pour savoir que je pense, et Tara pas plus que moi, peu importe ce que disent tous les Descartes détraqués de France ! Tara est bonne et généreuse !

— Ma chérie, c’est ta deuxième erreur, enchaîne affectueusement le professeur. Tu attribues des vertus morales à des animaux. Ils n’en ont pas. René Descartes a dit un jour que le miaulement d’un chat – et nous venons tout juste d’entendre la chatte miauler lorsque la guenon l’a attaquée – que le miaulement d’un chat n’a pas plus de signification que « le grincement d’une porte ».

— Papa, quel homme monstrueux ! s'exclame Shanta consternée. Pourquoi n'arrêtes-tu pas de citer ce monstre ? Tara est plus intelligente que ça. Elle ne voulait pas que la chatte soit le moins blessée : elle savait que la chatte s'en sortirait indemne, sans quoi elle ne lui aurait jamais sauté dessus. Pareil au grincement d'une porte, oui, bien sûr ! Quel être monstrueux ! »

Le professeur est embarrassé, mais il persiste quand même vaillamment : « Ma chérie, les enfants de ton âge et les gens sans instruction imaginent des motifs aux comportements des animaux, aux forces de la nature et à tout le reste. Dans les faits, ils sont le produit de concours de circonstances. Il n'y a derrière tout ça ni pensée ni planification. Au mieux s'agit-il de stimulus et de réaction. Si cette idiote de Ramulamma n'avait pas coincé la porte, les singes ne nous auraient pas gâché la journée, je t'assure. »

L'épouse du professeur, qui surveille l'opération de nettoyage et voit à ce qu'on apporte d'autres plats pour le déjeuner, réagit à cette dernière remarque. « Je ne te permets pas de parler de la sorte de Ramulamma. Je serais morte si elle ne m'avait pas aidée à la naissance de Shanta. Tu ne te rappelles pas que le travail a commencé prématurément alors que nous étions ici, en vacances ? Elle a ses limites, mais elle est propre et très loyale. Si tu ne lui avais pas crié après, elle n'aurait pas perdu la tête. À tout prendre, c'est ta faute. »

Mari et femme disparaissent dans la maison, en se disputant. Shanta se dirige vers Ramulamma et l'enlace timidement : « Merci, Ramulamma, d'avoir maintenu cette grille fermée. Pauvres singes ! Les fruits leur reviennent de droit en premier ! Après tout, nous avons tant d'autres choses à manger. Merci d'avoir aidé ma chère Tara ! »

Ramulamma se penche et embrasse l'enfant.

« Regarde ! C'est Tara, lance Shanta. Regarde, elle nous observe de là-haut, toute inquiète parce qu'elle a entendu mon père se mettre en

## LES MANGUES DE TARA

colère contre moi. Ne te tracasse pas, chère Tara, nos mâles ne mordent pas comme les vôtres, du moins pas encore. Approche, tu n'as rien mangé ! Tu dois être tellement, tellement affamée, ma courageuse, ma généreuse Tara. Tiens, attrape cette grappe de bananes ! »

Et l'enfant lance un petit régime de bananes à son amie guenon avant qu'aucun des domestiques ne puisse l'en empêcher. Tara presse les fruits sur sa poitrine et, avec une expression que Shanta déclare obstinément être un sourire amical, s'enfuit à travers les arbres pour rejoindre son peuple.



## Aqueil, le jeune livreur de journaux

AQUEIL SE LÈVE TOUJOURS TÔT, quoi qu'il arrive. Il a des journaux à livrer à des V.I.P., des gens très importants en assure-t-il fièrement les autres garçons. Qui sait quel « retentissement national » s'ensuivrait s'il s'acquittait en retard de son devoir et si un puissant *Sahib* ne pouvait donner un coup de fil à temps ? Fouetté par de telles considérations, il quitte toujours à pas feutrés le trois-pièces qu'il habite, sans déranger Ami parce qu'elle tiendrait absolument à lui préparer une tasse de thé si elle le voyait partir. Elle travaille déjà assez dur, à coudre sur sa vieille machine des jupons qui doivent être livrés avant dix heures précises à Model Fashions.

Pendant qu'il gravit allègrement à vélo la rue en pente raide, le bas de son pyjama méticuleusement retroussé pour éviter que le cambouis de la chaîne de vélo ne le souille, la longue chemise à rayures de son père claquant au vent, les cheveux soigneusement comprimés sous sa casquette blanche, Aqueil fredonne une musique de film tout récemment populaire, ne freinant que d'un pied pour lancer un épais journal dans une entrée. À ses premiers jours comme camelot, il jugeait impoli d'agir de la sorte et franchissait donc plutôt avec respect la grille pour aller sonner à la porte. Mais une ou deux fois il a été mordu par des bergers allemands à l'affût qui se sont amenés de la cour arrière en aboyant, ameutant ainsi le voisinage au grand complet. En tout état de cause, les *Sahibs* n'appréciaient guère d'être réveillés et lui ont ordonné de « simplement lancer le journal, pour l'amour de Dieu ! »

Mais les oiseaux sont debout longtemps avant lui et, même s'il ne peut correctement nommer que très peu d'entre eux – la corneille, le pigeon, le moineau – il les reconnaît tous à leur silhouette, leur couleur, et se demande comment ils savent quand il leur faut voler en bande et si

parfaitement contourner les obstacles, tellement, oui tellement mieux que les voitures sur la route qui finissent toujours dans un bouchon.

Un jour, peut-être aura-t-il une automobile, enfin, ça ne semble guère vraisemblable, mais au moins se procurera-t-il un véhicule comme celui d'Abu. Quand il pense à son père, son regard s'assombrit, il se souvient de l'épaisse barbe noire contre laquelle, enfant, il se blottissait, du grand sourire franc et de l'odeur de tabac lorsque, chaque soir, l'homme rentrait du travail avec des légumes pour Ami et un petit paquet de bonbons ou de biscuits pour ses sœurs et lui. Ah comme ils couraient ensemble autour de leur père pendant qu'il brandissait le paquet, riant et virevoltant jusqu'au moment où il le donnait à l'un ou l'autre avec la stricte consigne de partager. Ils ne vivaient pas dans l'aisance, pas comme ceux de la classe moyenne aisée, mais il y avait chaque jour de quoi manger et, pour Id, des vêtements neufs et du *biryani*.

Il ne veut pas penser à la nourriture parce qu'il se sentirait alors encore tout faible, et il lui reste à gravir et à parcourir à vélo plusieurs rues des Jubilee Hills. Il s'arrête une minute et sort ce *paan* spécial qu'il mord à belles dents lorsqu'il est affamé. Il préférerait ne pas revenir sur le passé ; c'était la volonté d'Allah comme dit si souvent Ami, mais pourquoi Allah aurait-il voulu les priver d'Abu, un homme tellement bon qui frappait à toutes les portes de leur petit *basti* le jour d'*Id*, de *Divali* ou de *Dassera*, pour saluer chacun ? Tout le monde l'aimait, pourtant... Mais les hommes qui étaient venus n'étaient pas de leur *basti*, avait dit Ramprasad Bhai à Ami. Quand à son tour il mourra, il en demandera les raisons à Allah, et il reverra son Abu heureux enfin en paradis, après toutes ces années de dur labeur avec sa voiture. Aqueil s'arrête, se mouche énergiquement et s'essuie les doigts sur son pyjama. Il sait qu'il ne devrait pas, mais il n'a pas de mouchoir, n'en a jamais eu. Il regarde autour de lui, la journée s'annonce belle. C'est un petit matin frais, agréable, et des fleurs à floraison tardive égagent

les jardins de chaque côté de la rue bordée d'arbres. Quelles maisons majestueuses ! Elles abritent cependant pour la plupart très peu de gens sauf, bien sûr, les domestiques à l'arrière. Les collines s'étirent loin derrière ; à l'horizon se dressent les rangées de beaux immeubles et tours modernes qui composent la technopole. Peut-être pourrait-il un jour devenir analyste-programmeur. Des mois plus tôt, il a essayé d'économiser quelques roupies sur ses maigres revenus, disant faussement à Ami qu'il les avait dépensées pour acheter des *samosas* alors qu'il les avait « investies » dans des billets de loterie, mais sans jamais gagner, et il a cessé d'acheter des billets le jour où il a vu sa mère reprendre la *kameez* déchirée de sa sœur.

Enfin, Dieu est grand, il n'en doute pas, et il s'efforce de mener une vie bonne et utile comme le *maulvi Saheb* le lui a recommandé, et il ne rate jamais la *namaz* du vendredi. Dieu veillera sur lui, alors pourquoi s'inquiéterait-il ? S'inquiéter, comme dit le *maulvi Saheb*, c'est ne pas mettre toute sa confiance en Dieu et, pour un musulman, cela n'est pas bien. Il ne lui reste qu'une dernière longue rue à parcourir, puis il rentrera à la maison, époussettera son précieux vélo et s'empressera ensuite de voir s'il peut trouver un petit boulot de *hamali* sur quelque chantier de construction. Pas question de penser à l'école, même s'il était en neuvième quand Abu a... quand ces hommes sont venus... l'air étonné, ébahi de son père, du sang partout sur son uniforme kaki... il chasse de son esprit toutes les images du passé. Il est désormais le seul homme de la famille et il se doit d'être fort.

Il est au sommet de la côte, près du parc, et il adore toujours descendre la pente en hurlant, sans toucher des pieds les pédales. Juste comme il est sur le point de prendre son élan, Aqueil se rappelle qu'un tout nouveau club est en cours de construction sur l'autre flanc de la colline. Peut-être pourrait-il y trouver du travail, ce qui serait bien ! Il vire de bord, remonte la route en pente raide entre les eucalyptus pour avoir une vue plongeante sur le club. Une fois en haut de la montée,

hors d'haleine, il s'étonne d'apercevoir assis, sur un bloc de granit, un *Saheb* contemplant l'aube en train de poindre. Il ne peut distinguer de qui il s'agit, la silhouette devient floue. Tout tourne au bleu, la lumière flamboie sous ses yeux. Il échappe son vélo et tombe assis par terre, stupéfait. Lentement, très lentement comme dans un rêve, la forme humaine se retourne pour le regarder et, des yeux, fore la tête d'Aqueil qui, dans un engourdissement hébété, voit que la forme déploie mollement deux gigantesques ailes bleues.

« Tu dois être un ange, dit Aqueil en urdu, d'une voix saccadée, parce que cela semble être à cet instant l'explication la plus plausible.

— Oui, j'en suis un, répond prosaïquement l'ange en anglais. Aqueil, tu veux étudier, devenir un homme remarquable, avoir soin d'Ami et de ta sœur, n'est-ce pas ? »

Aqueil fait oui de la tête.

« Eh bien, dans ce cas, je ne te parlerai qu'anglais, tu dois pratiquer ton anglais, poursuit l'ange, l'air content. Maintenant, dis-moi, qu'aimerais-tu faire plus que tout ?

— Je veux faire le tour du monde, dit Aqueil, je veux aller en Amérique et en Europe ! Je veux apprendre des choses, je veux être un scientifique et explorer !

— Il y a des choses que tu ne devras pas explorer ! dit sévèrement l'ange.

— Mon professeur de sciences, commence Aqueil – c'est-à-dire quand j'allais à l'école, se reprend-il vite – affirme que nous devons tout expérimenter, tout essayer, qu'on n'a jamais fini de découvrir...

— Ton professeur, dit l'ange en hochant la tête, ou plus exactement ton ancien professeur, a raison et tort à la fois, mais surtout tort. »

Aqueil se sent un peu démoralisé. L'ange lui tient le même langage que le *maulvi Saheb* et, même si l'enfant a beaucoup de respect pour le vieillard, l'imam est après tout d'un autre âge.

« Enfin, tu es un ange, et tu dois donc avoir raison, mais les *Angraizes* explorent tout et sont aujourd'hui très puissants, non ? achève-t-il sur le ton de l'interrogation.

— Ne mêle pas à cela les *Angraizes*, dit gravement l'ange. Ils récolteront ce qu'ils ont semé. Toi, tu es un musulman ; enfin, pas encore, mais tu désires être un bon musulman, je peux le lire dans ton cœur. Alors rappelle-toi qu'il y a des limites à l'exploration, des limites que tu ne dois pas franchir. »

Aqueil se résout à un long prêche assommant.

« Je ne serai ni long ni assommant, dit l'ange en souriant. Et maintenant, n'oublie pas : la première limite à ne jamais franchir est la limite de la Haine. Tu ne dois jamais explorer dans ton cœur la haine pour des personnes, quel que soit le mal qu'elles t'aient fait. Allah les punira. Mais tu peux, mon fils, explorer dans ton cœur la Peine, à la condition expresse d'avoir de l'Amour pour les gens.

— Je ne comprends pas », dit timidement Aqueil qui ne sait plus que penser.

L'ange regarde intensément Aqueil dans les yeux jusqu'à ce que l'enfant en soit aveuglé.

« Je crois plutôt le contraire, dit la voix retentissante. Oui, je suis sûr que tu comprends parce que tu as bon cœur, mon garçon. Tu feras l'expérience de beaucoup de souffrance, dit l'ange. Tu as déjà connu plus de souffrances qu'un jeune garçon ne le devrait, mais la Vie t'en réserve bien davantage. Quelle que soit ta souffrance, ne méprise jamais ton Dieu. N'explore jamais le domaine du Diable, ne défie jamais le Dieu miséricordieux et tout compatissant.

— Je... jamais je n'oserais, dit Aqueil d'une voix chevrotante en s'inclinant de crainte.

— Regarde au fond de toi, insiste l'ange, et tu verras que tu étais sur le point de le faire. Ta mère s'est écriée parfois qu'elle souhaiterait être morte, mais son amour pour tes sœurs et pour toi l'a préservée de cet affreux péché. Remercie Dieu sans cesse pour le don de la Vie et laisse-le décider du moment de t'appeler en Paradis, ce qu'il ne t'appartient ni de stipuler ni de planifier. »

Aqueil gémit parce que l'ange a vu clair dans les replis les plus secrets de son âme qu'il s'efforce de se dissimuler à lui-même.

« L'univers est splendide, continue l'ange. N'explore jamais le monde du désenchantement qui étend son ombre funeste sur toute cette splendeur et la fait paraître sans valeur. Imprègne-toi de la splendeur de l'univers créé par Dieu, et que tes moments de morosité ne le déparent pas. »

Aqueil commence vaguement à comprendre. Il fait oui de la tête qu'il garde toujours humblement baissée.

« N'explore pas le vain pouvoir des hommes, il donne l'illusion que les présidents régissent cette planète avec leurs bombes atomiques et leurs innombrables armées, dit sèchement l'ange. Tu es l'égal de n'importe quel homme parce que Dieu vous a faits semblables l'un et l'autre.

— Mais les gens importants... commence Aqueil.

— Laisse-les jouer les importants, dit l'ange patiemment. Dieu seul connaît leur valeur et la tienne, et ta bonté, si tu restes bon, a plus de poids que le tapageur étalage de puissance qui finira un jour par s'autodétruire. Telle est la volonté de Dieu. »

Ils se considèrent en silence quelques instants. Pressentant une question dans l'esprit d'Aqueil, l'ange poursuit patiemment : « N'explore pas la soif des richesses. Même si tu gagnes beaucoup d'argent, et je peux t'annoncer que ce sera le cas, ne laisse pas ses tocades te ronger le cœur au point de croire que tes besoins sont incommensurables. L'argent, sueur d'autres fronts, t'est confié en dépôt pour pouvoir aider tes semblables qui tirent le diable par la queue.

— Oui, j'y veillerai ! Oui, j'y veillerai ! dit avec empressement Aqueil qui saisit aisément cette recommandation.

— Je sais que tu me comprends maintenant, fait l'ange en souriant, mais je veux que tu te souviennes de mon exhortation quand, dans bien des années, tu seras riche et en train d'explorer les plaisirs de la chair. Sois modéré, mais pas timoré. Aqueil, regarde-moi, poursuit gravement l'ange, tu n'exploreras jamais en vain les attraits des femmes. Promets que tu rendras plus d'affection, d'estime et de considération que tu n'en recevras. »

Aqueil se sent rougir, mais l'ange le fixe droit dans les yeux et le garçon fait oui de la tête.

« Il est temps pour moi de partir, l'aube point sur la terre, dit l'ange en se levant, mais, avant de partir, une toute dernière recommandation. Jamais, au grand jamais n'explore l'orgueil de ta générosité. Si tu fais du bien, fais-le donc humblement parce qu'aucun mérite ne t'en revient, tu agis simplement selon la nature que Dieu t'a donnée. La connaissance de ta bonté pourrait être ta plus grande faiblesse, Aqueil. Souviens-t'en toujours et, pour te le rappeler, j'insufflerai de mes ailes un peu d'encens céleste dans tes narines ! »

Les grandes ailes de l'ange au plumage semblable à celui d'un paon, mais plus éblouissant, se déploient, puis effleurent comme une gerbe d'eau le visage d'Aqueil. C'est de l'eau ! Il éprouve la morsure de l'eau qui tombe sur son visage et dégouline sur son col.

« *Arre! Petit! Debout! Lève-toi!! Que lui est-il arrivé? Y a-t-il un médecin?* »

Quand il ouvre les yeux en battant des paupières, il découvre un groupe d'hommes debout autour de lui, essentiellement des marcheurs matinaux en shorts et luxueuses chaussures de sport, certains contrariés, l'un ou l'autre alarmé.

« Ah, il se réveille! Il va bien! » dit quelqu'un en anglais.

Une grosse *Memsahib* en chaussures de marche se fraie un passage dans la foule et se penche au-dessus de lui; son visage paraît menaçant aux yeux encore embués d'Aqueil.

« Qu'est-ce que tu as, hein, qu'est-ce... que... tu... as, *bacha?* demande-t-elle en urdu. Il n'a que la peau et les os, regardez-moi ça! » ajoute-t-elle en anglais, se tournant vers la foule. Puis le visage de la femme se rapproche une nouvelle fois du sien.

« As-tu mangé? Qu'as-tu mangé? Quand, pour la dernière fois, as-tu mangé? »

Toutes les questions résonnent dans la tête d'Aqueil.

« J'ai mangé un *zarda paan* comme celui-ci, balbutie-t-il enfin. Il faut que j'y aille... si je veux livrer à temps les journaux.

— Allez, bois ça, c'est une boisson énergisante », dit la *Memsahib* en lui présentant une bouteille de fantaisie en plastique.

Entre quelques gorgées, elle réussit à lui faire dire qu'il a sauté les repas, ces deux derniers jours. Oui, son père est mort. Ami travaille, mais elle n'a pas été payée depuis une quinzaine, il ne sait pas pourquoi, quelque chose qui aurait à voir avec le congé de l'employé aux écritures. Oui, Ami cuisine chaque jour, mais il n'y a pas beaucoup pour ses sœurs, alors il prétend manger pendant qu'il est au travail. L'ami de son père,

l'oncle Rashid qui conduit lui aussi une automobile, lui a donné ces *paans* pour se tirer d'embarras, les mauvais jours...

Presque toute la foule s'est dispersée.

« Le voici donc le vrai visage de ton Inde resplendissante où personne ne se soucie des pauvres ! dit à son mari la grosse *Memsahib* en s'éloignant elle aussi. Les statistiques crèvent pourtant les yeux, je me dois de citer dès aujourd'hui le cas de ce garçon dans mon séminaire... »

La *Memsahib* a disparu à un tournant de la route et sa voix forte est devenue indistincte. Aqueil cherche anxieusement des yeux son vélo. Il a dû bêtement s'évanouir, pour une raison ou pour une autre, car le vélo est là derrière, contre sa tête, et semble en parfaite condition...

Un *Sahab* grassouillet de petite taille et à la calvitie naissante, en maillot de corps et short blancs, est debout devant lui à l'observer. Aqueil se lève précipitamment, assure son équilibre pour ne pas tomber et ramasse son vélo.

« Penses-tu pouvoir l'enfourcher ? demande sans façon le *Sahab*.

— Oui, *Sahab*, je me sens bien maintenant. Je dois avoir dérapé, dit Aqueil l'air embarrassé.

— Voici ma carte, fait le *Sahab* en tirant un bristol de son portefeuille enfoncé dans sa poche revolver. Peux-tu lire l'anglais ?

— J'ai fait la neuvième, *Sahab*, dit Aqueil en inclinant la tête.

— Très bien, viens à mon bureau à dix heures, enchaîne rondement le *Sahab*. Je te donnerai un emploi à la cantine de ma compagnie. Tu travailleras tous les jours, y compris le dimanche, et sois prêt à servir le déjeuner dès sept heures du matin. Nous devons tous travailler ferme pour faire de l'argent. Tu seras libre de dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Tu devras fréquenter l'école et compléter ta dixième année. Ensuite, on verra. Je te paierai trois mille

roupies par mois à compter d'aujourd'hui. Si tu travailles très fort et si je reçois de bons commentaires de tes supérieurs, je pourrais même envisager de te donner une formation en travail de bureau, mais cela dépend de toi. »

Aqueil reste immobile, tourne le bristol entre ses doigts. Le *Saheb* reprend son jogging et disparaît. Aqueil examine la carte. Il s'agit de l'une des compagnies d'informatique à avoir le plus récemment quitté l'Amérique pour Hyderabad. Sur la carte, il lit aussi : « Shivaji Rao, P.-D. G. » Lentement Aqueil prend à pied la direction de la maison. Trois mille roupies par mois et la chance de s'instruire, peut-être même... mais il ne se bercera pas d'illusions. Il n'en dira rien à Ami tant qu'il n'aura pas de certitude ; il ne veut pas lui donner des espoirs pour ensuite la décevoir. Elle a suffisamment souffert. Quant à ses sœurs, oh ! il leur achètera de vrais bons vêtements, leur garantira de l'instruction, oui, il le fera, puis il leur trouvera de bons maris... en temps et lieu, pas maintenant. Il s'assurera qu'Ami ait une jolie maison... Il se souvient soudain de l'ange qu'il croit avoir vu quand il était inconscient. Eh bien, réel ou pas, peu importe, il s'en souviendra, il se souviendra de tous les mots de ce rêve étrange qui a fait de lui un homme, a fait de lui un musulman, pas qu'en surface, mais au plus intime aussi de lui-même, exactement comme le souhaitait le vieux *maulvi Saheb*.





## La petite banque suisse de proximité

JE ME SENS RIDICULE de commencer un « Cher Journal » à mon âge, mais que faire d'autre ? Personne, pas même ma petite-fille, surtout pas elle, ne me croira si je lui raconte ça de vive voix – on me pensera devenue sénile – alors mieux vaut tout écrire et la laisser me lire une fois que je serai partie. Elle doit savoir, il faut qu'elle sache, car LA PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ pourrait lui être utile un jour si elle se trouvait en grande difficulté, même si j'espère que ce jour-là ne viendra jamais.

Alors, Cher Journal, je suppose que je devrais commencer par le commencement. Ma mère est morte en couches, c'est du moins ce que m'a raconté mon papa et, si je l'ai cru quand il me montrait de grandes vedettes et me disait maman l'une d'elles, maintenant, eh bien, je ne suis plus sûre, plus sûre de rien tant Papa était fort bon conteur. Marie D'Sa que longtemps, très longtemps – jusqu'à mon mariage – j'ai appelée madame D'Sa, m'a confirmé tout ce que m'avait raconté mon père, mais elle était aussi un personnage, alors que dois-je croire ? Les premiers souvenirs que j'ai sont, bien entendu, de madame D'Sa, ma gouvernante – était-elle plus que cela ? Comment l'aurais-je jamais découvert et maintenant cela n'a plus vraiment d'importance, n'est-ce pas ? Ils sont tous morts et j'ai presque un pied dans la tombe. Je me souviens de mon père comme d'un gros homme rougeaud, à la moustache blonde qui picote et au rire sonore, qui dès son arrivée à la maison me prenait dans ses bras et me chatouillait jusqu'à ce que je glousse et lui pardonne ses longues absences. J'aimais mon père en dépit de tout – comme la plupart des filles, non ?

En son absence, madame D'Sa dirigeait le Domaine du Monarque, la plantation de café, et je suppose que c'était aussi le cas quand il

était là parce que je ne pense pas en vérité qu'il ait été doué pour la gestion, comme nous le découvririons tous très bientôt à nos dépens. Il se contentait de gueuler un instant après les domestiques jusqu'à ce qu'ils lui témoignent tous l'adéquate servilité, puis sa bonne humeur reprenait le dessus et il se retirait dans son cabinet de travail, en réalité son armurerie, pour une bière, une rigolade, et pour me raconter l'une des ses histoires invraisemblables qui n'étaient toutes, comme je le comprendrais plus tard, que du vent, de l'illusion, sans fondements plus solides qu'une foi aveugle dans le *Raj* et le fait que, étant britannique, lui au moins réussirait de quelque façon.

Avec ses sentiers bordés de rhododendrons et d'hibiscus en fleurs, ses rosiers grimpants qui s'insinuaient par la fenêtre de ma chambre d'enfant et son jardin luxuriant juste en contrebas, la plantation était l'endroit le plus agréable sur terre. Madame D'Sa m'amenait chaque jour marcher en fin d'après-midi dans notre plantation dont les collines dévalaient par les forêts et les lacs jusqu'aux plaines chaudes et humides, loin au creux des vallées. Toutes les femmes qui travaillaient dans les caféiers m'adoraient ; après tout, j'étais la Petite Maîtresse des lieux et, à bien y penser, je n'ai pas eu depuis de meilleures amies. Les autres propriétaires de plantation ne nous rendaient jamais visite, même si Papa passait du temps au club des Planteurs chaque fois qu'il revenait de l'étranger parce que Maman, une Tamoule et ex-ouvrière de plantation comme chacun savait, avait été une femme d'une très grande beauté dont Papa s'était épris au premier regard et qu'il avait épousée dans la petite église blanchie à la chaux dominant la place du marché des High Ranges, église alors ravissante, blottie au creux d'un boqueteau de chênes soyeux, mais qui de nos jours, pour ce que j'en sais, se dresse toute nue au beau milieu d'un *bastee* populeux. Des années plus tard, des gens – des Indiens – prétendaient qu'il l'avait seulement entretenue ; ce n'était pas vrai, ce n'était pas le genre de Papa qui était *pukka* d'une manière très authentique, tu sais, et j'ai

leur certificat de mariage pour le prouver, bien que j'aie dû, dans les faits, le garder caché toutes ces années et maintenant personne ne s'en soucie plus le moins du monde.

À peine ai-je vu Papa dans ma huitième année. Il était fréquemment absent et, pendant ses brefs séjours à la maison, il était distant et préoccupé, ce qu'il s'efforçait de dissimuler derrière son gros rire, mais je le sentais. Madame D'Sa et lui passaient beaucoup de temps ensemble dans le cabinet de travail à étudier de près les chiffres et à s'entretenir, tard en soirée. Je suis descendue sans bruit un soir et j'ai jeté un œil par les rideaux entrouverts, ce à quoi je ne me suis plus jamais risquée : Papa semblait tellement ivre, ne se ressemblait pas du tout, et j'ai eu grand peur. Puis il s'est encore absenté longuement.

Je me rappelle le jour où la nouvelle est arrivée ; j'étais assise devant mes accessoires de peinture dans la jolie pergola que Papa m'avait construite, à la pointe du jardin, d'où je distinguais la lointaine chute d'eau et, à l'horizon, la petite ville au pied des collines en contrebas, par delà les forêts, et aussi, avec un peu de chance, la minuscule route en lacets que remontait en crachant de la fumée le vieux bus de la plantation. C'était mon refuge préféré dans le monde entier et, presque tous les jours, madame D'Sa devait littéralement m'en arracher à l'heure du lunch. Cette journée-là, je ne réussissais pas particulièrement bien ; mes couleurs avaient toutes l'air terne et mon dessin bâclé, peut-être parce que j'avais mal dormi ; puis j'ai senti que quelque chose n'allait pas et, en me retournant, j'ai vu réunis sur la véranda tous les domestiques de la maison qui me regardaient sans rien dire. Les hommes se sont vite en allés, mais les *ayahs* sont accourues vers moi, m'ont embrassée, tirée de ma chaise en répétant sans cesse : « Venez à l'intérieur, Petite, venez à l'intérieur, mademoiselle Sahib. » Debout dans le grand salon, madame D'Sa avait un drôle d'air, elle m'a embrassée furtivement, puis a donné précipitamment des ordres aux domestiques. Dès lors j'ai su que quelque chose n'allait décidément pas, mais personne n'a rien

voulu me dire sur le moment ni dans la semaine environ qui a suivi. Cet après-midi-là, madame D'Sa prenait dans son Austin 8 la direction des plaines et, depuis l'extrémité de mon jardin, j'ai vu son véhicule descendre la route en lacets, négocier les virages, disparaître derrière des arbres pour réapparaître plusieurs pieds plus bas semblable à un jouet miniature avant de disparaître enfin complètement. Aucun de nos serviteurs indiens ne m'a rien dit, les *ayahs* ont seulement continué de m'embrasser jusqu'à ce que je me fâche.

Le régisseur de la plantation, un vieux Tamoul plutôt obèse qui se montrait très obséquieux quand Papa était là et faisait des courbettes devant moi, mais que je n'aimais pas beaucoup sans trop savoir pourquoi, passait le plus clair de son temps dans la maison à brailler des ordres et à m'ignorer totalement. Au début cela me plaisait, mais il n'a pas répondu à mon appel ce jour-là et, lorsque j'ai élevé la voix quelque peu en colère, il s'est contenté de venir au coin de la maison d'où il a lancé l'air sourcilleux aux *ayahs* : « Emmenez l'enfant à l'intérieur, vous voyez bien que je suis occupé ! » J'ai fondu en larmes et j'ai gardé la chambre toute la journée dans l'attente du retour de madame D'Sa et de Papa à qui je demanderais de renvoyer ce grossier personnage. madame D'Sa est bel et bien rentrée un après-midi, mais s'est retirée dans sa chambre presque aussitôt après m'avoir embrassée.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, madame D'Sa me faisait part de la mauvaise nouvelle.

« Nous partons pour Madras aujourd'hui, ma chérie, a-t-elle dit d'une voix blanche, contenue. Nous y séjournons un moment, je suis sûre que ça te plaira. Certains de nos *samaans* nous suivront, mais nous devons laisser les autres derrière. Ne mets dans ta malle que ce que tu préfères et ce que tu tiens à avoir longtemps à ta portée, j'ai dit aux *ayahs* de t'aider. »

Elle a levé les yeux du pain grillé qu'elle ne mangeait pas et m'a adressé un sourire triste.

« Courage ! Nous aurons tellement de plaisir, toutes deux ! » a-t-elle ajouté d'une voix un peu rauque.

Bien entendu, j'étais déjà allée à Madras et cela avait provoqué un grand remue-ménage dans toute la maisonnée – c'était pour un séjour d'au moins une semaine – après que Papa eut avec grandiloquence annoncé son projet ; tous étaient excités, même les *ayahs*, parce que ce serait une occasion pour elles de rendre visite à de la famille, de voir une grande ville et ce qui s'ensuit. Nous étions toujours descendus au Connemara, dans la suite spéciale tant prisée de Papa qui donnait sur les jardins, à l'arrière, mais ce ne semblait pas cette fois le moindrement amusant. Tout le monde était très silencieux et, lorsque j'ai demandé à mes *ayahs* de mettre au lit les poupées dans leur petite maison parce qu'elles n'aimaient pas voyager et devraient attendre notre retour, eh bien, elles ont versé des torrents de larmes, m'ont couverte de caresses jusqu'à ce que je leur ordonne d'arrêter, puis, d'une voix entrecoupée, m'ont dit être certaines que je serais très heureuse à Madras et que jamais je ne devrais oublier de me souvenir d'elles. Alors j'ai saisi qu'elles restaient derrière, mais n'ai pas osé poser de questions à madame D'Sa, non qu'elle ne fût pas la bonté même, mais elle avait l'air si triste.

Quand enfin nous avons été prêtes à partir, je suis allée dans le portique et j'ai vu que l'Austin 8 de madame D'Sa avait été soigneusement lavée, au point d'étinceler sous le soleil, et tout près était garé un camion chargé de hautes piles de nos *saamans* dont le chauffeur sikh nouait son *pugree* avant d'attaquer la descente des collines. Madame D'Sa a dit un mot au régisseur qui avait l'air maussade, puis s'est tournée vers un étrange groupe d'Indiens qui se tenaient là. Il s'agissait de deux assez gros hommes noirs, l'un comme l'autre sans cravate, et d'une femme pareillement grosse, vêtue d'un sari de soie tape-à-l'œil comme si elle se rendait à une fête.

« Je pense que vous trouverez tout en ordre puisque nous avons procédé à un inventaire complet, dit-elle à l'un des hommes. Je suis sûre que

vous aimerez vivre ici, le domaine rapporte bien et continuera de rapporter s'il est proprement géré. Oh, j'allais oublier : voici les clés. »

Après une légère hésitation, elle tendit les clés à l'Indienne et, saluant d'un simple geste de la main les *ayahs* en pleurs, nous nous sommes éclipsées. Je n'ai rien dit parce que je prenais conscience que nous quitions à jamais le Domaine du Monarque, je comprenais enfin pourquoi les *ayahs* pleuraient à si chaudes larmes depuis un moment et, tandis que nous dévalions les collines, les ouvriers alignés sans exception le long de la route agitaient de fait la main, l'air triste, et plusieurs des filles sanglotaient comme s'il s'agissait de funérailles.

Madras était à bonne distance et il a fallu deux journées entières pour y arriver. Madame D'Sa conduisait en silence presque tout le temps, sauf lorsqu'elle se rappelait ma présence à ses côtés, et elle s'efforçait alors de me signaler les lieux d'intérêt historique. Je n'étais pas le moins du monde intéressée. La première nuit, nous avons logé chez un ami, je me suis tôt mise au lit et me suis fait la réflexion que la nourriture était infecte. Nous avons passé la nuit suivante dans un bungalow *dak* où la nourriture était décidément pire encore, mais le repas du lendemain matin a été très bon ; je me rappelle avoir aimé l'omelette que le *khansamah* nous a servie et la marmelade fraîche, goûteuse.

Madame D'Sa avait loué un petit bungalow à Nungambakkam et, en moins d'une semaine, c'était comme si nous y avions toujours vécu. Nous n'avions pas de très nombreux domestiques. Il n'y avait qu'un maître d'hôtel à la fois cuisinier, un vieil homme prolix qui me racontait la vie de tous les Britanniques *Sahibs* dont il avait été à l'emploi et qui tous s'en étaient allés – quelle poisse ! – maintenant que nous avons notre Indépendance. Je n'avais pas d'*ayah*, madame D'Sa me disait que j'étais assez grande pour me débrouiller toute seule et qu'il était temps que je fréquente une école publique comme les autres enfants.

Un soir je me suis enhardie jusqu'à lui demander quand Papa serait de retour. Elle m'a regardé l'air songeur. « Tu es assez grande pour connaître la vérité, assez grande pour te montrer courageuse, a-t-elle dit sobrement. Ton père ne reviendra pas, ma chérie. Il ne le peut pas. Tu te rappelles qu'il a passé beaucoup de temps au loin ? Eh bien, il avait investi plein d'argent dans une plantation des Indes néerlandaises avant la guerre et maintenant tout est parti en fumée. Il a fallu vendre notre plantation de café pour rembourser les immenses dettes contractées à la banque et tout y a passé. C'est là tout ce qu'il nous reste, fit-elle en désignant vaguement du doigt notre petit logement.

— Mais Papa, lui, où est-il ? ai-je insisté. Peu importe que nous n'ayons maintenant plus d'argent, il peut sûrement le regagner en totalité, non ?

— Il est parti, ma chérie, a-t-elle répondu simplement en me serrant très fort contre elle. Il s'est tué avec son arme. Il faut te montrer très courageuse. Nous ne pouvons maintenant compter que sur nous-mêmes et nous devons trouver la force de supporter notre malheur, ma chérie, ma chérie... »

J'ai éclaté en sanglots, j'ai enfoui ma tête entre ses seins tandis qu'elle murmurait ces mots à mon oreille, même si, d'une certaine façon, tu sais, Cher Journal, je pressentais ce qui était arrivé longtemps avant qu'elle ne l'eût expliqué ; mais qu'elle me confirmât ce que j'avais déjà deviné me fendit le cœur. J'ai beaucoup pensé à mon père dans les jours qui ont suivi, je me suis remémoré ses tics et ses manies, sa moustache qui picotait, son regard affectueux, mais perplexe, quand il se savait être dépassé par les événements. Je l'aimais tendrement, je l'aimerai toujours, et il n'a pas cessé depuis lors d'être à mes côtés toutes ces années.

Au début, j'ai détesté fréquenter l'école tenue par les religieuses, où la plupart des filles refusaient de me côtoyer. Puis j'ai commencé à

mesurer les conséquences, dans le très vaste monde, du fait d'avoir un père britannique et une mère indienne. Notre Mère supérieure, Iris Maguire, me traitait avec condescendance et semblait incapable d'imaginer que je puisse en aucun cas rien faire de bien. Elle m'a surpris un jour en train d'acheter, devant les grilles de l'école, un cornet de cacahouètes à un jeune vendeur ambulancier et m'a forcée à rester une heure durant agenouillée dans l'allée de gravier menant à l'institution, sous un soleil de plomb.

« C'est pour votre bien que je fais cela, Anita, a-t-elle dit en me regardant de haut avec froideur. Je vous empêcherai, aussi longtemps que je le pourrai, de vous écarter du droit chemin comme le reste de vos semblables. »

À l'époque je ne saisis pas trop ce qu'elle voulait dire, mais j'ai vite compris que, dans l'imagination de tous, les Anglo-indiens ne pouvaient être que libertins et pervers dès le plus jeune âge. Même les jeunes Indiennes ne m'approchaient pas, comme si j'avais été porteuse d'une maladie contagieuse. Bientôt j'ai cessé de m'en soucier, les heures passées à la maison avec madame D'Sa étaient bien plus instructives. Elle était aussi tellement rigolote, elle imaginait tant d'expéditions que nous pourrions entreprendre et les livres qu'elle m'apportait étaient ceux dont j'avais précisément besoin sur le moment. Elle était mieux qu'aurait pu l'être n'importe quelle maman, mais elle n'a jamais cherché à prendre la place de Lakshmi, ma mère, dont elle m'a peint un portrait si précieux que maman me paraissait être pour ainsi dire toujours proche comme papa. Nous avons accroché dans ma chambre à coucher des photos de l'un et de l'autre, parées de guirlande à la manière indienne.

Aux jours anciens des années 1950, Madras était fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. On voit maintenant partout des Indiens qui ont épousé des Américaines et chaque maisonnée du traditionaliste

quartier de Mylapore semble avoir un fils ou une fille à Silicon Valley. Mais, en ce temps-là, mes origines me rendaient infréquentable ; madame D'Sa et moi-même étions poliment frappées d'ostracisme, exactement comme l'avait été ce pauvre Papa par les planteurs blancs *koi hai* pour avoir marié une coolie. Nous gloussions régulièrement devant le comportement vraiment étrange des êtres humains et leur pusillanimité. Qui plus est, l'argent se faisait en ce temps-là très rare alors qu'il semble au contraire aujourd'hui se déverser directement des banques dans les centres commerciaux, nonobstant l'effondrement des cours de la Bourse. Madame D'Sa était une excellente gestionnaire et tout était alors très bon marché quand je pense combien tout coûte cher aujourd'hui, malgré les grandes quantités d'argent dont chacun semble disposer. Nous n'aurions jamais survécu s'il nous avait fallu payer vingt-cinq roupies le kilo de tomates, et nous serions mortes sous le choc si nous avions dû verser cinq mille roupies par mois à notre pauvre serviteur. Le choc l'aurait tué, lui aussi, parce qu'il recevait seulement – et pourtant avec satisfaction – cinquante malheureuses roupies, mais il était fier de son uniforme et d'être au service d'une *Memsahib* aussi comme il faut que madame D'Sa.

Vint un temps où nos sorties se firent de plus en plus rares, même si l'essence ne coûtait alors que deux roupies le gallon impérial – imagine donc ça, au lieu des cinquante roupies le litre aujourd'hui – mais nous ne pouvions même pas nous le permettre. Madame D'Sa s'est mise à passer beaucoup de temps dans sa chambre où elle méditait, sans que je puisse savoir ce sur quoi elle méditait. Vu son nom goanais – portugais, corrigeait-elle – elle devait être catholique, mais c'est une simple supposition de ma part puisque nous ne sommes jamais allées à l'église ; cependant je me rappelle que mon père m'a un jour emmenée à l'office anglican dans les High Ranges, et pourtant personne ne saurait l'accuser d'avoir été un homme dévot. Madame D'Sa passait donc beaucoup de temps à méditer dans sa chambre et je m'habituais

à vivre sans plusieurs des commodités que j'avais toujours considérées comme allant de soi. Maintenant que je paraissais pauvre, plus aucune fille au couvent ne voulait même être surprise en train de me parler, mais cela m'était égal : j'étais heureuse dans notre petite maison avec nos livres, madame D'Sa et notre vieux serviteur. Un jour, tandis que je raccommodais l'une de mes jupes, madame D'Sa a fait irruption dans ma chambre, a jeté autour d'elle un rapide coup d'œil et déclaré qu'il n'y avait d'autre solution que de faire un saut à la Petite Banque Suisse de Proximité.

Nous sommes parties dans sa vieille Austin 8 qui a dévalé Mount Road libre de circulation, à l'exception de voitures éparses. Quelques ravissants immeubles de briques rouges subsistaient encore, mais à peine pouvait-on les entrevoir, quand on quittait une seconde des yeux l'exécrable tourbillon de circulation, par-delà les hideuses bâtisses qui avaient poussé comme des champignons. Je suis sûre que, chaque jour, des gens y perdent aujourd'hui la vie. Nous sommes passées devant la librairie Higginbotham – la seule à l'époque digne de ce nom, avec de vrais livres à lire sur les rayons, pas de ces ineptes grands formats profusément illustrés – j'en ai salué de la main le gérant qui regardait dehors et qui m'a répondu par un beau sourire : après tout nous étions du nombre de ses meilleurs clients. Madame D'Sa s'est engagée dans une petite rue transversale et, à partir de là, mes souvenirs s'embrouillent ; j'ai cru que c'était en direction de White's Street, mais j'ai plus tard été incapable de retrouver l'intersection. Nous nous sommes garées sous un rameux *pipal* et madame D'Sa a lancé une pièce d'un quart de roupie à un chenapan, lui a dit de garder la voiture et m'a précédée d'un pas alerte dans une ruelle, derrière les imposants édifices donnant sur Mount Road. Je n'avais jamais entendu parler d'une Banque Suisse à Madras ; après tout, n'était-elle pas censée se trouver en Suisse, non ? Et madame D'Sa n'en avait jamais fait mention jusque-là devant moi, mais cela ne m'a pas étonnée plus qu'il ne faut parce que, malgré sa grande aménité, c'était une personne secrète.

Subitement s'est découpée entre deux colonnes de marbre ioniques une porte étroite pourvue d'une simple plaque de laiton sur laquelle se lisaient les mots : PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ. Nous avons gravi quelques marches dallées et madame D'Sa a poussé la porte. Le vestibule était très vaste, beaucoup plus vaste qu'on aurait pu l'imaginer de l'extérieur à la vue de la porte, et tout lambrissé – ce que je n'avais jamais vu jusque-là nulle part à Madras. Des tableaux et des photographies illustrant des scènes typiquement suisses étaient accrochés à tous les murs. Tu vois, Cher Journal, ce que je veux dire : des gens qui skient sur des pentes alpestres, des hommes en culotte de cuir qui pratiquent la randonnée pédestre en montagne, du fromage et des vaches, ce genre de choses. L'endroit était absolument désert et, si je voyais des guichets de banque, il ne s'y trouvait aucun caissier et pas davantage de client. C'était très bizarre. Une porte à panneaux s'est ouverte au fond et un corpulent homme blanc portant un *pince-nez*\* s'est manifesté.

« Ah ! Je vous attendais, chère madame D'Sa, a-t-il dit avec un large sourire, et voici la petite fille ! Heureux de faire votre connaissance, Anita. » Il a tendu la main et je la lui ai serrée. Il avait la paume légèrement moite, mais la chaleur de Madras incommoderait un Suisse même pendant notre hiver supposé. Comment connaît-il mon nom, me suis-je demandée ; sans nul doute madame D'Sa le lui avait-elle appris, mais quand, puisque nous n'avions pas en ce temps-là le téléphone à la maison ?

« Permettez que je vous conduise à mon cabinet particulier, à l'arrière, a-t-il repris en s'essuyant les mains avec un mouchoir brodé, il y fait un peu plus frais. Madras est un brin plus chaude que la vallée d'Engadine, n'en convenez-vous pas madame D'Sa ? Vous avez fait une telle sensation sur nos pentes de ski, l'hiver dernier ! »

De quoi parlait-il donc ? Madame D'Sa ne m'avait pas un seul jour quittée cette année-là, me suis-je fait la réflexion, toute interdite. La

pièce close était cependant beaucoup plus fraîche. Il y avait un grand secrétaire en acajou, qui semblait occuper tout l'espace, et une étagère chargée de livres couvrait le mur du fond.

« Ah ! Je vois qu'Anita s'intéresse à mes livres ! a-t-il ajouté avec un petit gloussement. Sentez-vous bien libre de venir ici et de les lire ; vous découvrirez qu'ils ne sont pas du tout de ceux qu'on s'attendrait à trouver chez un banquier ! »

Nous nous étions enfoncées dans des fauteuils luxueux et sa plaque se trouvait à hauteur des yeux : « Monsieur Martin Schwimmeier, Directeur, LA PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ, Madras. »

« Merci beaucoup, monsieur Schwimmeier », parvins-je à balbutier. Il m'a scrutée intensément à travers son *pince-nez*\*.

« Voici un livre sur la nécromancie qui pourrait vous intéresser, a-t-il dit en prenant derrière lui un énorme bouquin relié plein cuir. L'édition de 1492. Une année importante pour nous tous, ne le croyez-vous pas ?

— Anita est encore trop jeune pour des recherches sérieuses, a prestement protesté madame D'Sa. C'est très aimable à vous de nous recevoir au beau milieu d'une journée si occupée, monsieur Schwimmeier. »

À part nous, il n'y avait pas âme qui vive dans la prétendue banque. J'étais fort étonnée et j'ai dû le laisser transparaître parce que madame D'Sa s'est tournée vers moi, l'air indulgent, et elle a dit : « Nous, les filles, ne pouvons quand même pas retenir un banquier pour papoter, n'est-ce pas ? »

Monsieur Schwimmeier a poussé un soupir de lassitude en signe d'approbation.

« Bien, venons-en aux choses sérieuses », a-t-il dit et il a pivoté, il a sorti de la poche de son gilet un trousseau de clés argentées, puis

ouvert la porte d'un petit coffre-fort près de son bureau. Il en a retiré précautionneusement une lourde cassette métallique qu'il a posée sur le secrétaire. Une inscription gravée sur le côté du coffret nous faisant face disait : « Madame D'Sa et Anita. » Deux trous de serrure perçaient le couvercle de la cassette.

« Vous connaissez la marche à suivre, madame D'Sa, a dit presque allègrement monsieur Schwimmeier. Pour ouvrir, nous devons tous les deux tourner nos clés simultanément. »

Madame D'Sa a tiré de son sac une petite clé d'argent, l'a engagée dans l'un des deux trous de serrure. Monsieur Schwimmeier a glissé sa clé dans l'autre ouverture. Ils se sont mutuellement souris, puis comme à un signal ont ensemble tourné les clés. Une fois de plus, monsieur Schwimmeier a soupiré, puis délicatement ouvert le coffret. Il en a fouillé du regard l'intérieur et en a extrait une épaisse liasse de billets de banque.

« Comptez-les, je vous prie, madame D'Sa, a-t-il dit en lui tendant la liasse. Vos instructions ont été suivies à la lettre.

— Ce ne sera pas nécessaire, monsieur Schwimmeier, a fait madame D'Sa en glissant l'argent dans son sac. À qui se fier si on ne peut se fier à son banquier ? »

Elle s'est imperceptiblement levée, a serré la main de monsieur Schwimmeier et nous étions soudain dehors sous le soleil, un point c'est tout. Nous ne sommes jamais plus retournées à cette banque et, lorsque j'ai tenté des années plus tard de la retrouver par mes propres moyens, je n'ai trouvé ni la banque ni même la rue sur laquelle elle donnait. Quand j'ai interrogé des gens à son sujet, jusqu'au directeur de la State Bank of India qui était un ami personnel, tous m'ont jeté un drôle de regard et m'ont répondu que cette banque-là n'existait pas, qu'il ne pouvait y en avoir une au nom si singulier

Il n'en reste pas moins que nous n'étions plus pauvres désormais. Madame D'Sa continuait à ne pas dépenser inconsidérément et nous ne nous permettions jamais de prodigalités, mais nous avions toujours l'argent nécessaire pour tout ce que nous désirions. Nous avons recommencé à voyager. Nous avons visité des endroits qui ne figurent pas sur les circuits touristiques et dont ne font même pas mention les archéologues, les historiens, les initiateurs de changements sociaux et les spécialistes de tout acabit. Comment madame D'Sa connaissait l'existence de ces endroits reste un mystère pour moi, mais cette femme et ces voyages m'ont dispensé une éducation dont peu d'enfants peuvent se vanter. Elle a meublé notre maison avec goût de pièces d'artisanat que même les collectionneurs n'ont pas la chance d'admirer. Quand j'y repense, je me dis que nous avons l'intérieur le plus raffiné de l'Inde.

Dans l'année qui a suivi notre visite à la banque, madame D'Sa a déclaré que nous devrions célébrer *Diwali* puisque nous étions tous des Indiens vivant maintenant dans une Inde indépendante. Le soir de ce *Diwali*, nous nous sommes assises dans le portique arrière, face à notre roseraie clôturée. Quiconque a tenté de cultiver des roses à Madras sait combien c'est un art difficile, mais madame D'Sa avait créé un jardin plein de merveilles – nous avons des roses Tudor, des roses de Perse, des rosiers de France et des rosiers cent-feuilles, des rosiers musqués et des roses des quatre saisons. Il y avait des rosiers jaunes Lowell Thomas, des roses argent, des zéphyrines rose bourbon, des roses de mai et des roses Meilandine miniatures. Madame D'Sa a sorti un grand plateau de pâtisseries, de *chum-chum*, de sandwiches et de *samousas* à l'iranienne. Au centre trônait un gros gâteau au chocolat qu'elle avait cuisiné, surmonté d'une rangée de chandelles magiques comme pour un anniversaire.

« C'est un anniversaire en un sens, a-t-elle expliqué d'un air énigmatique, cela indique le nombre d'années que j'ai passées avec toi. En outre, c'est *Diwali*, ce qui fournit un autre motif pour les chandelles. »

Nous avons tourné les yeux vers le jardin plongé dans l'obscurité qu'illuminaient par intermittence les feux d'artifice tirés de tous côtés qui traversaient le ciel nocturne.

« Il faudrait illuminer nos rosiers, tu ne crois pas ? » a suggéré résolument madame D'Sa au bout d'un moment. J'ai fait oui de la tête. « Dans ce cas, illuminons-les, a-t-elle ajouté. C'est parti ! »

Elle a soufflé légèrement sur une bougie et la flamme a vogué jusqu'à un rosier, l'a enveloppé d'une magnifique lumière pourprée qui semblait irradier des pétales de roses. Je poussai des cris d'allégresse et battis des mains.

« À toi d'essayer maintenant », a dit madame D'Sa en rapprochant de moi le gâteau. J'ai soufflé sur une chandelle dont la flamme s'est éteinte tout bonnement.

« Non, non, ma chérie ! Tu t'y prends mal, a dit madame D'Sa. Regarde, humecte-toi les lèvres avec le cordial que j'ai préparé. Allez, prends une grande lampée ! »

J'ai bu à mon verre.

« Bien, et maintenant souffle doucement sur la flamme pour la soulever. Il faut par-dessus tout croire que tu peux y arriver ! »

Après quelques essais et plusieurs lampées de cordial, j'ai pris le tour et j'ai envoyé voltiger une flamme dans un rosier où elle s'est posée en lueurs rose et oranger. Madame D'Sa a applaudi de satisfaction et nous avons passé la demi-heure suivante à illuminer tous les rosiers en autant de couleurs que nous le souhaitions. Ce fut très amusant. Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un d'autre l'eût fait et je n'y arrive plus aujourd'hui, même si je m'y suis en secret essayée. Je ne pense pas que quelqu'un y réussisse jamais, pas sans madame D'Sa.

Le mois d'avril suivant a été particulièrement humide et chaud, j'ai souffert énormément de la canicule et de la tension nerveuse causée

par la préparation aux examens de fin de cycle. J'ai en outre eu mes premières règles et j'étais terriblement malheureuse. D'un seul regard, madame D'Sa a déchiffré mon visage et décrété qu'il était temps pour nous d'accepter l'invitation que nous avait adressée monsieur Schwimmeier d'aller à une fête chez lui. C'était la première fois que j'entendais parler d'une invitation de sa part et j'aurais préféré rester à me morfondre à la maison, mais madame D'Sa s'y est absolument opposée et m'a emmenée de force. Monsieur Schwimmeier habitait, semblait-il, un bungalow blanc tapi au fond d'un jardin tropical envahissant, dans le très chic quartier du port de plaisance. Une fois à l'intérieur, il m'est apparu fort différent avec ses murs tout lambrissés et ses escaliers étroits en colimaçon sur plusieurs étages. Je n'arrivais pas à comprendre comment ce pouvait être le cas parce qu'il ressemblait, de l'extérieur, à un bungalow de plain-pied comme le nôtre.

Malgré la nuit très chaude dehors, il gelait presque à l'intérieur – rappelle-toi que personne ne possédait de climatiseurs en ce temps-là. Monsieur Schwimmeier nous a chaleureusement introduites dans une pièce au plafond bas bondée de Suisses et nous a invitées à nous asseoir près d'une bonne flambée de bûches. Tout le monde était assis sur des banquettes de sangles disposées autour de longues tables en bois ; de petits écus, dont on m'a dit plus tard qu'ils représentaient chaque canton suisse, étaient accrochés aux murs. Nous étions les seules en tenues estivales, les Suisses portaient tous de gros pulls de laine et des cardigans brodés. Quelques-uns seulement conversaient en anglais, les autres étaient occupés à chanter un air populaire allemand. De la fondue suisse cuisait sur toutes les tables, et on nous a remis de longues fourchettes pour nous servir. Quand j'ai perdu mon morceau de pain dans le fromage, mes voisins de table ont affirmé que je devais les embrasser, ce dont je me suis acquittée en rougissant jusqu'aux oreilles pendant que tous les autres applaudissaient avec entrain et reprenaient vite leur chant. Toute la scène était très étrange. Elle est

même devenue plus étrange encore quand deux couples sont entrés dans la pièce, portant à l'épaule des skis qu'ils ont rangés sur des supports fixés aux murs, puis se sont assis pour retirer leurs chaussures de ski qu'ils ont déglacées en les entrechoquant. J'ai regardé madame D'Sa, mais elle avait l'air de penser que c'était la chose la plus naturelle par une soirée d'avril à Madras.

Il m'a bientôt fallu « retoucher mon maquillage », comme nous disions de mon temps, et on m'a indiqué le chemin jusqu'aux toilettes, à l'étage. Une fois prête à redescendre, je me suis essayée à ouvrir la lourde fenêtre au verre dépoli, près du miroir. Je tenais mordicus à voir ce qui se trouvait, là-dehors, car tu peux imaginer mon état de désarroi. Eh bien, la fenêtre littéralement glaciale au toucher a d'abord refusé de céder, mais j'étais une jeune fille tenace et je l'ai forcée. Une rafale d'air glacé m'a cinglé la figure, ce qui m'a presque fait vaciller, la fenêtre a claqué brutalement et, me sentant fort coupable, je l'ai très diligemment refermée, mais non sans avoir d'abord jeté dehors un coup d'œil furtif. Nous semblions hauts perchés sur le versant d'une montagne entièrement recouverte de glace et de neige, et beaucoup plus bas tremblotaient les lumières d'un village ramassé autour d'une église typique. J'ai encore aujourd'hui un mouvement de recul en notant tout cela par écrit dans l'intimité de ma chambre, mais ce spectacle s'est gravé dans ma mémoire et, crois-moi, je l'ai revu des années plus tard quand un riche ami m'a invitée pour un week-end à Saint-Moritz.

Je n'ai rien dit à madame D'Sa de ce que j'avais vu, tandis que nous rentrions en voiture à la maison dans la nuit suffocante, mais elle était exceptionnellement silencieuse me laissant comprendre par là que je l'avais contrariée d'une manière ou d'une autre. Avais-je imaginé tout ça ? Les jeunes filles sont censées avoir l'imagination fertile à un certain âge et j'étais indéniablement de cet âge, mais je peux t'assurer, Cher Journal, que je n'ai rien inventé. Je pourrais te dire bien plus encore, mais cela devra attendre parce que toute cette écriture me fatigue et

que je veux en venir au but, à ce pour quoi je tiens à tout mettre ça par écrit de telle sorte que Priya puisse un jour le lire.

Mes années à Presidency College ont vite filé, j'étais si égoïste que rien en dehors de mon petit moi, de mon corps ou de mes opinions, ne semblait avoir la moindre importance. Soudainement je devenais une femme plutôt belle. Enveloppée dans un sari de soie, j'aurais pu passer pour une *Iyengar* de Mangalore. Le fait que je me nommais S. Anita me protégeait : les gens croyaient pour la plupart que le « S » signifiait « *Srinivas* », un nom brahmane assez répandu ; assurément personne ne savait qu'il signifiait « *Streatham* », personne au collège ne savait que j'étais une Anglo-indienne. M'enregistrer sous le prénom d'Anita, même s'il m'appelait sa « très chère Amy », voilà fort longtemps dans un monde différent, est le plus beau cadeau que m'ait offert Papa. Je suis tombée éperdument amoureuse et me suis sentie de même éperdument aimée du beau, du ténébreux, du divin Eshwar qui méritait son nom. Bien entendu, ses parents connaissaient tout de moi. C'étaient de riches propriétaires et ils avaient découvert en un rien de temps que j'étais une Anglo-indienne d'ascendance obscure, vivant avec une Goanaise au passé pareillement équivoque. Un jour, le père d'Eshwar m'a accostée sur le port de plaisance, a sorti son chéquier avec un grand geste et dit qu'il pourrait y inscrire le montant que je voudrais, à condition que je promette de ne plus jamais revoir son fils ! J'étais partagée entre les larmes et le fou rire hystérique lorsque madame D'Sa est apparue soudain à mon côté et, me prenant par le bras, a dit au vieux monsieur qu'elle lui achèterait toutes ses terres au prix qu'il lui plairait de fixer, à condition qu'il cesse de harceler sa nièce. Sur quoi, nous sommes parties drapées dans une certaine dignité à bord de son Austin 8 cabossée, ferrailant si fort et si ridiculement que nous avons toutes deux ri de bon cœur.

Il a fallu attendre qu'Eshwar eût complété ses études, puis nous nous sommes épousés, lui et moi, dans un bureau d'enregistrement

avec pour seuls témoins madame D'Sa et le vieux domestique. Au repas de fête, ce soir-là, elle m'a priée de l'appeler Marie, puis un peu précipitamment nous a annoncé qu'elle avait déniché un joli petit studio près de la plage et y déménageait, parce que l'entretien de la maison était devenu pour elle trop exigeant. Aucun de nos arguments n'a pu l'en dissuader ; de fait, elle n'avait pas coutume de se laisser en rien contrecarrer. Elle a donc déménagé et nous lui rendions visite chaque semaine, le dimanche. Comme de raison les parents d'Eshwar nous ont complètement reniés en espérant, je suppose, que leur fils se laisserait de moi, et cette cassure a persisté jusqu'à l'arrivée d'Indira. Je me souviens du jour où j'ai emmené craintivement l'enfant à la maison des grands-parents paternels et où tous m'ont ignorée royalement en s'extasiant ostensiblement sur le poupon.

Moins d'un an plus tard, le vieux monsieur Prasad décédait d'un cancer de la gorge. J'étais à son chevet et il a tenté de me dire quelque chose sans y arriver ; son regard a suffi à me faire comprendre que tout était pardonné et que je devais prendre soin d'Eshwar. Mais mon mari n'était pas habile en affaires, c'était un homme trop bon pour ça et nous n'avions plus bientôt pour subvenir à nos besoins que les intérêts prélevés sur le compte commun d'épargne que j'avais avec Marie. Parfois je me demandais comment l'argent qu'elle avait retiré de LA PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ nous maintenait toujours à flot, mais j'ai bientôt renoncé à tenter de le comprendre. Tout ce que je savais c'était que nous avions suffisamment d'argent pour envoyer aussi Indira à Presidency College où, comme sa mère, elle s'est amourachée d'un confrère, un pur intellectuel s'il en fût jamais. Krishnan et Indira se sont épousés selon la tradition hindoue et, à ce moment-là, personne n'a rien eu à dire contre son grand-père maternel. De nos jours, on considérerait comme un détail singulier de descendre d'un colon blanc – que les choses ont changé ! Marie s'est présentée aux noces dans un somptueux sari de soie Kanchipuram

et les gens l'ont pour la plupart prise pour l'une de mes amies du Panjab. Mais j'ai tout de suite perçu qu'elle ne se portait vraiment pas bien et je me suis promis de lui rendre visite pour découvrir ce qui n'allait pas et la seconder de mon mieux. Tu sais, aider sa fille à s'établir – ils étaient tous les deux de jeunes maîtres de conférences auxquels on avait assigné l'une de ces résidences terriblement exigües et je me demande comment quiconque vivant dans de telles conditions peut enseigner quelque chose – toujours est-il que cela m'a beaucoup occupée, même si je n'oubliais jamais Marie ni ce que je lui devais, jusqu'à ce que je reçoive abruptement le message de lui rendre visite à l'Hôpital Général, et cela sans délai. J'ai bien sûr tout laissé et je suis accourue. Elle était très affaiblie, cireuse et parcheminée, dans une petite chambre individuelle. Un sourire a illuminé son visage et, pendant un moment, elle a paru telle qu'elle avait toujours été. Je me suis penchée pour l'embrasser et, dans un murmure, elle a émis le souhait que je lui cueille une petite fleur rose qui pendait à une plante grimpante le long du balcon de sa fenêtre. Quand je me suis retournée, fleur à la main, elle était morte. Je serais incapable pour l'instant d'écrire plus à ce propos, aussi m'en tiendrai-je à cela.

Comme je disais, Krishnan et Indira n'ont jamais eu d'argent, eux non plus ; quels universitaires en ont un jour eu ? Mais ils s'en fichaient et ils étaient heureux comme des poissons dans l'eau, plus heureux encore si l'un ou l'autre de leurs indigestes articles était publié dans d'indigestes revues. Et donc Krishnan et Indira, Eschwar et moi avons tout bonnement vivoté, contents de notre sort, faisant ce que nous aimions. Là-haut, dans ma chambre, j'avais une photo de Marie, décorée de sa guirlande, près de celle de mes parents et, quand j'étais désœuvrée l'après-midi, je m'assois simplement sur mon lit et rêvais du bon vieux temps, de l'extraordinaire personne qu'était Marie, une personne encore très proche de moi, plus proche – je devais le reconnaître – que même mon mari ou mes enfants, mais dont j'ignorais

tout en réalité : qui elle était réellement, d'où elle venait, tu comprends, ce genre de renseignements futiles que nous connaissons tous les uns sur les autres. Mais je savais pertinemment qu'il n'y avait jamais eu personne d'autre comme elle dans le très vaste monde.

Bien peu de choses auraient changé dans notre existence si Priya n'y avait pas lâché une bombe. J'ai toujours fait grand cas d'elle chaque fois qu'elle nous rendait visite ; quelle grand-mère ne se comporte pas de la sorte ? Mais quand, en mastiquant les *bajjis* à l'oignon que je lui avais apprêtés, elle m'a négligemment annoncé son intention d'épouser Vikram, j'en ai eu le souffle coupé. Je l'avais déjà rencontré, bien sûr, comme tous les autres garçons qu'elle avait traînés de force en visite chez ses grands-parents, mais celui-là n'était définitivement pas le mari qu'il lui fallait. Il était l'héritier potentiel de la plus grosse fortune de l'Inde méridionale et il appartenait à l'une des familles les plus snob d'une ville réputée pour en compter plusieurs. J'étais convaincue que les siens se ligueraient pour détruire ma pauvre petite. Quand j'ai blâmé Indira d'avoir même pensé à permettre cette union, ma fille a simplement haussé les épaules et dit qu'elle ne voyait aucun moyen d'empêcher sa fille et ma petite-fille de faire quoi que ce fût – et elle a dit cela en ayant l'air d'insinuer que c'était en quelque sorte entièrement de ma faute. Je me suis en allée, simplement ; que dire, en effet, à une universitaire entêtée ? L'enseignement vient à bout de tout sentiment naturel. Mais je me suis rappelée combien m'avaient fait souffrir pendant des années les parents d'Eschwar qui étaient des saints comparés à ceux de Vikram !

Les semaines suivantes m'ont été insupportables et j'ai commencé à perdre du poids tandis que les parents de Vikram fulminaient, comme c'était prévisible. J'ai refusé de les rencontrer en disant que cela ne me concernait pas, qu'Indira et Krishnan devaient s'en charger, s'ils en étaient capables. Que pouvais-je faire, de toute façon ? Il suffirait que ces gens arrogants voient une Anglo-indienne pour péter les

plombs, m'imaginai-je, aussi resterais-je à l'écart. Coupable d'origines douteuses, l'innocente et pauvre Priya serait traitée comme une gueuse, une intrigante croqueuse de diamants. Ces gens-là jugent les autres à leur compte en banque. La seule pensée de l'absurde injustice de la situation m'a conduite plusieurs soirs au lit avec un atroce mal de tête.

Marie s'est mise à m'apparaître dans mes rêves et, au réveil, je me sentais reposée plutôt que fatiguée. Elle essayait de me dire quelque chose, mais je me réveillais toujours sans savoir ce qu'elle m'avait dit ni pouvoir me le rappeler. Une semaine avant le mariage – qui aurait lieu non pas chez Indira, mais chez les futurs beaux-parents, et que célébreraient leurs prêtres, s'il vous plaît – par une nuit noire j'ai vu Marie me faire signe d'approcher d'une traîne sauvage. Je me suis docilement assise derrière elle et nous avons foncé à bonne vitesse vers le bas de la côte sur une neige poudreuse ; c'était tellement amusant, je me demandais pourquoi je ne m'y étais pas essayée plus tôt ; puis Marie s'est arrêtée juste au bord du précipice et nous avons admiré, au creux de la vallée d'Engadine, les lumières scintillantes de Saint-Moritz et, malgré la très grande distance, j'ai pu voir distinctement LA PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ et j'ai même cru voir par la fenêtre brillamment éclairée le visage de monsieur Schwimmeier s'épanouir en un large sourire qui m'était destiné.

Le lendemain matin, une fois toute seule après le petit déjeuner, et après qu'Eschwar s'en fut allé jouer une partie de golf, j'ai religieusement sorti les affaires de Marie du coffre dans lequel je les conservais. Sous les jupes et les châles, je suis tombée sur une cassette laquée de forme rectangulaire et portant au dos, en caractères qu'on aurait dit chinois, les mots « PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ ». Des élastiques autour de la cassette maintenaient en place une carte de visite jaunie. C'était celle de Marie, du temps qu'elle s'occupait de notre plantation de café ; au dos étaient griffonnés d'une encre décolorée les mots : « Pour les noces de Priya ». Comme Marie était décédée quelques années avant

la naissance de Priya, je n'y comprenais rien, mais je me suis dit que c'était elle tout craché. J'ai ouvert la cassette. Sur le dessus se trouvait une liasse de lettres nouées d'un ruban rouge. D'un coup d'œil j'ai vu qu'elles étaient de mon Papa et je les ai remises à leur place ; je n'avais pas le droit de les lire et peut-être s'agissait-il seulement de lettres d'affaires, ou peut-être non ; quoi qu'il en soit cela ne me regardait pas et quelle importance cela avait-il maintenant, de toute manière ? Puis j'ai exhumé un paquet de petites photos en noir et blanc au pourtour dentelé, à la façon dont on les tirait jadis. Elles étaient toutes d'une bande d'enfants que je ne reconnaissais pas ; étais-je parmi eux ? Je n'aurais su le dire – ou dataient-elles d'une époque plus reculée, de l'enfance même de Marie ? Je l'ignorais et l'ignore toujours. Tout au fond, j'ai aperçu un écrin de velours vert qui portait en lettres d'or le nom de « Priya ». Je l'ai ouvert pieusement, craintivement, et j'en ai eu le souffle coupé. À l'intérieur, dans toute sa splendeur étincelante s'étalait un antique collier de gros diamants bruts de la taille d'œufs de pigeon, sertis dans des griffes d'or, cerclés d'incalculables émeraudes de Jaipur et rubis de Birmanie – une reine mongole aurait été fière de le porter. C'était donc de cela que Marie cherchait à me parler dans mon rêve, c'était ce qu'elle avait mis de côté pour le mariage de ma petite-fille.

Cet après-midi-là, quand ils sont venus me rendre visite, je l'ai remis cérémonieusement à ma petite-fille comme mon cadeau personnel. Indira m'a jeté un regard vif, l'air de dire « Tu ne me l'as jamais offert pour mon mariage ! », mais a tout aussi vite chassé cette pensée parce qu'un maître de conférence, en possédant un pareil bijou, ferait-il rien d'autre après tout que mettre sa vie en péril ? Pour Priya ce serait différent : sa nouvelle famille fléchirait métaphoriquement le genou à la vue, autour de son noble cou, du collier qui finirait dans quelque sûr caveau de famille, soustrait à la vue de tous, mais dont on se souviendrait à jamais comme d'un présent royal venu de sa famille à

elle. Seraient ainsi épargnées à Priya des humiliations auxquelles je n'avais jamais échappé.

Il n'y a rien de plus à écrire. Peut-être beaucoup de ce que je dis sera-t-il décrit comme des élucubrations de fille au moment de la puberté, telles qu'elle se les rappelle dans la sénilité, ou peut-être cela deviendra-t-il une version des faits acceptable lorsque quelqu'un – Priya, espérons-le – en lira le récit. Mais le collier est on ne peut plus réel, il n'a cependant jamais appartenu à mon père ; cela eût-il été le cas, Papa n'aurait pas vendu le Domaine du Monarque ou alors... – enfin, c'est une histoire oubliée depuis longtemps, sans importance pour personne à part moi. Et Marie D'Sa était bel et bien réelle, tant de gens l'ont rencontrée à Madras, mais nul n'est jamais parvenu à la connaître, pas même moi.

## Sitalakshmi et ses sœurs

SITALAKSHMI EST DE NAISSANCE une meneuse ; jamais sa position dans son milieu n'a été contestée. Elle est gentille et bonne avec les autres femelles, spécialement les plus jeunes encore novices dans l'existence, mais l'autorité inhérente à son rang tempère son grégarisme inné. La sécurité et le bien-être de toutes sont les deux valeurs de meneuse qui guident d'instinct ses actions dans la journée. Quand tombe la nuit, une fois de retour à la maison avec les autres, elle se permet de relâcher toute tension et se délasse en compagnie de Govind qui l'aime profondément. Ni lui ni elle n'ont jamais entretenu le moindre doute à ce propos. Il est toujours prêt à l'accueillir avec de la farine de maïs bien riche et de généreuses gorgées de babeurre clarifié. Puis elle l'observe de ses grands yeux langoureux tandis qu'il promène tendrement les mains sur son long ventre lisse, ses beaux flancs noirs jusqu'au bas de ses jambes et la lave avec un doux linge humide. Parfois elle lui donne une bourrade pour plaisanter et lui lèche même le visage si l'envie lui en prend.

Fière d'elle-même, de Govind et de ses sœurs, Sitalakshmi mène une existence agréable. Mais tout va rarement sans anicroches, sinon jamais, dans la vie. Kalyani, l'épouse de Govind, est enceinte, enceinte de deux enfants a précisé le docteur à un Govind étonné en lui notifiant qu'il fallait mettre sa femme au repos complet, pour sa sécurité et celle des jumeaux. Kalyani a déjà fait deux fausses couches et la nouvelle d'un accouchement difficile est un lourd fardeau pour le pauvre Govind qui doit non seulement prendre soin de Sitalakshmi et de ses sœurs, mais arrondir ses fins de mois en travaillant de jour à temps partiel dans un magasin. Il n'a pas une minute pour donner un coup de main à la maison et, puisque

Kalyani aura elle-même besoin d'attentions, il lui faut quelqu'un pour aider au foyer.

Govind a fait son chemin en vivant à la marge, épargnant laborieusement comme ouvrier, prêtant dix roupies à la fois pour un terme d'un jour, partageant une charrette de légumes à bras avec une femme qu'il a plus tard épousée, tant par affection que pour consolider ses revenus, travaillant pour arrondir ses fins de mois au service d'un riche laitier, achetant à ce dernier une bufflesse malade et la soignant jusqu'à ce qu'elle mette bas. Kalyani et lui sont depuis le début locataires d'une bicoque de deux pièces que l'épouse garde propre et coquette, mais c'est dans l'enclos et l'appentis, exposés à tous vents, jonchés de bouse et juxtés à sa mesure, que vit sa fierté : son troupeau mené par la magnifique Sitalakshmi qui ne donne jamais moins de dix litres de lait bien onctueux. Seuls le caissier et lui-même sont au fait de ses épargnes déposées à la banque ; même Kalyani n'a pas la moindre idée de la somme qu'il possède. Govind est un homme prévoyant, pas un ivrogne comme les autres *dalits*, ainsi qu'il se dit en lui-même avec mépris, mais un jour il fera montre de sa richesse et du pouvoir qu'il peut exercer.

Puisqu'il ne saurait offrir à Kalyani des soins adéquats ni des séjours à l'hôpital, il se rend à une cabine téléphonique et s'entretient brièvement par interurbain avec un serviable *dalit*, commis au bureau de poste de son village. Le lendemain matin, à huit heures, il erre autour de la cabine téléphonique et reçoit sans surprise un appel de la veuve de son frère aîné, Ramulamma, une sage-femme bien connue au village.

« Ramulamma ! Ramulamma ! Tu m'entends ? C'est moi, Govind, dans la grande ville ! crie-t-il. Tu m'entends ? Ramulamma ! Ramulamma ! »

Entre ses cris inquiets intervient une voix sereine.

« S'il te plaît, parle plus bas. Le village au grand complet peut t'entendre ! Y aurait-il un problème ? Comment va Kalyani ? Se porte-t-elle bien ? »

Il explique sa situation difficile. Viendrait-elle en ville, seulement pour les deux mois précédant l'accouchement? Personne ne saurait mieux qu'elle comment s'y prendre avec sa belle-sœur. Elle serait libre la plupart du temps et pourrait gagner un peu d'argent à récurer les casseroles ou passer le balai pour une famille...

Après un temps de réflexion, Ramulamma accepte en renâclant. En vérité, l'appel la réjouit. Elle n'a personne en vue pour partager sa vie et il ne naîtra aucun bébé dans le voisinage cet été. Elle sera donc réellement ravie d'aller dans la grande ville, de veiller sur Kalyani et d'explorer le centre urbain toujours excitant. En dépit de son avarice, Govind nourrit toujours bien sa famille : c'est sa façon d'afficher sa réussite dans la vie. Ainsi l'affaire est-elle conclue.

Ramulamma passe les deux premières semaines à la maison avec Kalyani que les jumeaux ont rendue très grosse. Bientôt la sage-femme d'expérience impose à sa patiente un programme suivi de respiration, de repos, de marche, de diète raisonnée composée d'aliments riches, pour la mère et les jumeaux, mais choisis avec soin de manière à éviter les flatulences. Govind s'applique à travailler au magasin et à prendre soin de ses bufflesses bien-aimées. Il les mène paître très tôt près du lac et, après les avoir confiées à un jeune garçon dont il pourvoit gratuitement de lait la famille, file au magasin pour revenir ensuite au lac et ramener le troupeau de bufflesses à la maison avant le coucher du soleil. Une fois qu'il leur a donné à boire et à manger, il les trait puis, sur son vélo bringuebalant, d'énormes bidons de lait fixés aux jambes, il repart approvisionner ses fidèles clients qui déboursent un gros supplément pour la pureté et la fraîcheur de sa production laitière. C'est un emploi du temps chargé, mais des plus lucratif.

Le propriétaire du commerce agrandit ses installations pour faire d'une simple épicerie un mini supermarché où il offrira de nouveaux produits de soins personnels hors pair, quelques pots de confitures et de cornichons de première qualité, des biscuits importés haut de

gamme et des jus de fruit. La démarche est risquée, mais l'homme est convaincu que là se trouve l'avenir. D'où la nécessité de réaménager le magasin et de disposer de plus d'espace pour les nouvelles marchandises en chassant sa fille de la pièce qu'elle occupait jusque-là. Il demande à son employé de venir très tôt le matin donner un coup de main et Govind accepte, après s'être fait un peu prier et non sans avoir négocié un supplément de salaire et quelques avantages complémentaires.

Mais il faut aussi mener le matin les bufflesses au pâturage. Govind aborde subtilement le sujet le soir même avec Ramulamma, lui dépeint le propriétaire du magasin comme un impitoyable tyran qui le mettra à la porte s'il lui désobéit... et alors comment pourra-t-il nourrir ses pauvres bufflesses ? Ramulamma ne se laisse pas mener en bateau : elle sait où il veut en venir et elle est presque déterminée à apporter son aide puisque ce sera l'occasion d'une marche agréable en plein air, mais elle soutirera d'abord quelque concession à son beau-frère. Après maintes suggestions frivoles de la femme, Govind la supplie de sortir les bufflesses et s'engage en retour à lui acheter deux saris de bon coton dès le prochain solde de « second choix » au point de vente de la manufacture voisine.

Ramulamma s'acclimate sans difficultés à son nouvel emploi du temps. Kalyani se sent bien et confortable. Après s'être occupée d'elle, Ramulamma se met en route – un peu plus tard que n'y étaient habituées les bufflesses, mais impossible de faire autrement. Elle va d'un pas tranquille derrière le troupeau, claque à l'occasion de la langue quand l'une des sages bêtes semble se mettre en travers d'une voiture, et laisse à Sitalakshmi, qui connaît le trajet et dont c'est de toute manière la fonction, le soin de mener le troupeau. Ramulamma se régale des merveilleux attraits de la grande ville qui ne manquent jamais de la transporter : le simple fait d'y être, la vue de toutes ces belles boutiques – où elle ne pourra jamais entrer, bien

sûr, mais qu'importe – le défilé des voitures, des autobus, et partout l'animation humaine. Tout ça procure un sentiment de pertinence, d'audacieuse réalisation.

Un jour qu'elle devance un peu le troupeau pour contempler une vitrine sur la crête d'une colline, elle découvre une petite rue étroite qui mène directement au lac, en contrebas. Alors pourquoi continueraient-elles d'emprunter l'habituel chemin détourné jusqu'au pâturage? Indiquant de sa baguette la direction, elle fait descendre Sitalakshmi. La bufflesse n'aime pas ce changement au programme, mais elle croit à la discipline car, si chacune faisait comme bon lui semble, où irait le monde? Si Ramulamma veut qu'elle mène le troupeau jusqu'au bas de la rue, eh bien, c'est sa responsabilité! À contrecœur, Sitalakshmi descend la rue, suivie des autres. À mi-chemin de la descente, elle commence à s'amuser. Elle et ses sœurs bloquent la rue : hommes, vélos et chiens doivent rester sans bouger pendant qu'elles vont l'amble lentement et majestueusement. Bizarrement la rue décrit une courbe semi-circulaire au croisement avec la route principale qu'elles devront maintenant traverser pour parvenir au pâturage, mais c'est sans importance.

Deux jours plus tard, et Ramulamma et Sitalakshmi se félicitent d'avoir trouvé ce raccourci. Govind ne sera-t-il pas surpris quand elles le mettront au courant? La crise survient le troisième jour, inopinément comme c'est le propre des crises. Ce jour-là, elles se mettent en marche assez tardivement parce que Kalyani a connu une nuit agitée et que Ramulamma a décidé de lui donner un massage calmant. Il fait donc très chaud lorsqu'elles partent et Sitalakshmi est impatiente d'arriver à l'herbe et à la boue fraîches, sur la rive du lac. Elle va donc l'amble à très bonne allure lorsqu'elle quitte l'étroite rue en pente raide au point de jonction avec la route principale. Toutes les autres en émergent aussi à une certaine vitesse, pour des bufflesses du moins, parce qu'une insignifiante petite automobile piégée derrière elles klaxonne à grands

fracas et avec trop d'insistance. Elles ne prennent conscience d'être au cœur d'une crise que lorsqu'elles se retrouvent toutes au centre de la voie de raccordement semi-circulaire.

Poussant des coups de sifflet stridents, gesticulant et jurant, des policiers s'amènent de toutes les directions, regroupent les bêtes en une masse noire compacte au beau milieu de la route. Ramullama, qui s'est arrêtée pour faire des remontrances au chauffeur enragé de la petite voiture, est loin derrière et, bien sûr, aucun des policiers ne sait comment on s'adresse à une bufflesse, moins encore à une bufflesse d'une aussi grande noblesse que Sitalakshmi. Un coup cinglant de long *lathi* asséné sur sa croupe la fait tout juste s'immobiliser calmement au milieu de la chaussée et tourner ses grands yeux placides vers le policier courroucé qui brandit son *lathi* de rotin et, devant le flegme de Sitalakshmi, le laisse ensuite tomber, à court de ressources. Puis il bondit en réaction à un ordre vomi par son inspecteur à bord d'une jeep bleue, qui se fait gueuler après par un officier à bord d'une voiture blanche à la tête d'un convoi roulant à vive allure. Le chauffeur de la voiture principale transportant le gouverneur de l'État n'a pas coutume de s'arrêter ailleurs qu'à la destination déterminée d'avance et ; en tentant de contourner le troupeau qui fait du sur-place, heurte un jeune veau qui, braillant de frayeur, excite presque le troupeau à fondre sur la voiture. C'est le veau de Gauri, une femelle plutôt insignifiante, mais il n'en appartient pas moins au troupeau de Sitalakshmi et, en ce sens, le veau est aussi le sien. Prompte à protéger le petit, Sitalakshmi s'interpose entre le veau et la menaçante voiture en mouvement, en arrache tout net l'aile droite qu'elle envoie s'écraser avec fracas d'un grand coup de ses puissantes cornes. Puis elle redevient de marbre et regarde d'un air bienveillant les occupants de la voiture.

Des véhicules de soutien transportant des sous-ministres et des bureaucrates freinent dans un crissement de pneus sur le pourtour du point de jonction et tous les officiers sans exception pestent à tue-tête

contre Ramulamma qui arrive en courant, l'air aussi imperturbable que Sitalakshmi elle-même. Le convoi roulait en direction d'un stade où le gouverneur de l'État doit lancer sa campagne électorale par un vibrant discours. Les cars de reportage à sa remorque se sont déjà déployés, leurs caméras se mettent vite en action et les commentateurs émettent leurs points de vue sur le drame aux rapides rebondissements qui met en scène le gouverneur et la bufflesse. L'instant d'après le gouverneur est sorti de la voiture. Rester assis à l'intérieur, comme un rat pris au piège, nuirait à son image, et il aime que les caméras le montrent impavide et sempiternellement à l'aise dans ses immanquables *kurtha* et *dhoti* d'un blanc immaculé. Les élections seront âprement disputées et, malgré son dédain narquois pour l'opposition, la grande ville qui grouille de mécontents décidera du résultat et chaque suffrage y est vital. Il est presque assuré que la communauté des *gowlas* votera pour l'opposition. Être surpris par la caméra en train de donner sans pitié la chasse à l'une de ses précieuses bufflesses par l'intermédiaire de la police reviendrait pratiquement à considérer comme perdues d'avance les élections. Il s'emploie donc à tourner à son avantage cet absurde incident.

« *Amma!* Ne craignez rien, ne suis-je pas là? lance-t-il en usant d'un *namaste* à l'intention de Ramulamma qui ne montre pas le moindre signe d'alarme. Je verrai personnellement à ce que vous et vos bufflesses vous rendiez sans tarder au pâturage et au lac! Qui est responsable de cette pagaille? » tonne-t-il en se tournant vers son état-major en général.

Plusieurs bureaucrates, hommes politiques et d'autres nombreux policiers accourent. Lorsque deux agents de police menacent de leurs *lathis* les bufflesses, ils ont la stupéfaction de voir le gouverneur lui-même retenir leurs bâtons.

« Pourquoi fustiger ces innocentes bêtes pour vos propres bévues! beugle le gouverneur en espérant que les caméras de la télé enregistrent

chaque mot. Pourquoi perturbons-nous l'habituel train-train de ces pauvres citoyens? Qui a choisi ce trajet? Je veux une réponse immédiate!»

Le délégué du conseil municipal et le sous-préfet de police se tiennent devant lui. Il les houspille vertement d'avoir importuné la population. Eux bafouillent, tentent d'expliquer que les bufflesses sont arrivées à l'improviste. On avait prohibé toute circulation sur les itinéraires usuels. Le gouverneur de l'État hoche la tête, l'air grave, et s'adresse directement aux caméras qui se sont rapprochées pour un gros plan. Le gouvernement est au service du peuple. Ni les ministres ni les bureaucrates, si importants soient-ils, n'ont le droit de perturber le cours normal des activités de la cité. Il faut s'en assurer « sur l'heure ». Il examinera lui-même les griefs de la population en la matière. Il rendra justice dans la rue. N'a-t-il pas jadis lui-même mené des troupeaux à leurs pâturages? C'est un peu forcer la vérité : son père était un important propriétaire qui possédait, cela va de soi, plusieurs troupeaux d'élevage. Il sait comment se sent cette bonne dame, poursuit-il en se faisant prendre en photo côte à côte avec Ramulamma. Il voudrait poser une main sur Sitalakshmi, mais se ravise devant le regard glacial qu'il perçoit au fond de ses yeux et décide de caresser la plus conciliante Guari que rend heureuse la moindre attention.

Sa voiture est en panne, un pneu a crevé à l'avant après la charge de Sitahakshmi. Le gouverneur de l'État monte dans une autre limousine du convoi, non sans avoir prié d'abord Ramulamma de passer à son bureau toucher quelque indemnité pour le préjudice subi par le veau. Elle lui affirme d'un air grave que l'animal a été seulement effrayé et n'a souffert d'aucune blessure. Il se retourne alors et donne encore des ordres pour que l'on déroute loin de la jonction les convois officiels, de telle sorte que les bufflesses puissent se rendre sans entrave à leurs pâturages. Des policiers seront postés à tous les

## SITALAKSHMI ET SES SŒURS

points critiques pour y veiller. Il disparaît dans un vrombissement en saluant amicalement une dernière fois de la main Ramulamma et son troupeau.

Ce soir-là, tandis qu'il aide le patron à réarranger ses étagères, Govind voit toute la scène au bulletin de nouvelles de fin de soirée, sur le petit téléviseur portable du magasin. Malheureusement, c'est un vieux modèle noir et blanc, mais nul besoin de la couleur pour reconnaître sans hésitation Sitalakshmi. Plus tard, pendant qu'il bouchonne sa buflesse, Govind lui passe doucement le bras autour du cou et lui murmure à l'oreille qu'elle a longue et fébrile : « Alors, ma belle Sitalakshmi, le gouverneur lui-même a fait ta connaissance ! Tu es une vedette de la télé ! »







## La directrice de thèse de la LSE

« MARGARET S'EN VIENT ! Margaret s'en vient ! Nimmi ! *Begum Sahiba*, tu entends ? Elle se décide enfin, après vingt ans, à nous rendre visite ! Et il y a mieux encore, elle restera quelque temps. Elle mène des recherches sur les conditions de vie des *dalits*. Dis donc, quelle énergie ! »

Arshad est littéralement aux anges. Pieds nus, en pyjama, il gambade de-ci de-là sur la terrasse au sol couvert de mousse et sa main tenant la lettre d'heureuses nouvelles décrit un arc au-dessus du pôle croissant de lune encore visible entre les hauts palmiers dans la lumière matinale. L'enveloppe rectangulaire décachetée, portant des timbres britanniques et son nom tracé d'une fine écriture penchée, voltige imperceptiblement par-delà la terrasse. Il s'élançe pour la rattraper et perd pied sur la mousse verte. Il tient à garder sous clé, dans le secrétaire en acajou de son cabinet de travail, les moindres parcelles de ce cadeau du Nouvel An pour les contempler à loisir.

Il y a bien longtemps, Margaret Eisenherz a été son professeur à la London School of Economics et il a la certitude, comme il l'a chaque année répété plusieurs fois à Nimmi, qu'il n'aurait jamais obtenu son doctorat sans les bons conseils de cette femme dont le passage des ans a effacé de sa mémoire la rigidité germanique, les exigences tatillonnes quant à l'exactitude des notes en bas de page, les cinglantes remontrances lorsqu'il arrivait avec dix petites minutes de retard à leurs séances de travaux dirigés. Il a définitivement oublié les soirées passées au café étudiant en sous-sol où il a solennellement convenu avec tous les autres que, loin d'avoir fui l'Allemagne d'Hitler, Margaret était en réalité un agent secret d'Adolf qui, de sa chaire d'enseignement, soutenait la cause fasciste.

Margaret n'a jamais visité l'Inde malgré les prières réitérées d'Arshad pour qu'elle lui accorde le plaisir de l'accueillir dans la pure tradition d'Hyderabad. Voilà une demi-douzaine d'années, elle s'est élégamment retirée de sa chaire et une joyeuse bande de collègues universitaires est venue lui dire au revoir à sa maison de Maidenhead. Depuis, Arshad n'a reçu d'elle que de laconiques vœux de Noël postés de divers lieux de villégiature européens bordant la Méditerranée. Et maintenant, voici cette lettre qui explique par le détail sa recherche et son imminente arrivée.

Arshad se précipite vers son épouse qui, deux étages plus bas, surveille la préparation du *kheema roti* de son mari dans la cuisine. Il entre en coup de vent et claironne la nouvelle. Nimmi reste comme toujours rationnelle et placide : « Arshad Mian, nous nous assurerons que cette femme ne se soit jamais autant régälée. Je sais à quoi ressemble la nourriture à Londres ; même nos chiens n'avaleraient pas cela. Chaque jour, nous lui proposerons une variété de plats d'Hyderabad : des *biryanis* au mouton, du poisson à la mode de Nellore et du *pattarka-gosht* spécial du grand chef Iqbal. Où trouve-t-on, ailleurs en Inde, cuisine comparable ? Ne t'inquiète pas, je m'occupe de tout.

— À vrai dire, Nimmi, reprend Arshad dont le beau front s'assombrit, Margaret ne mange pas de viande ; en fait, elle ne touche même pas au lait : elle est végétalienne. Tu sais, ces gens qui ne mangent que des produits d'origine végétale ? Alors même le fromage, le lait, la caillebotte, tout ça est proscrit ! »

Nimmi se laisse tomber lourdement sur le tabouret que s'empresse de pousser un domestique attentionné.

« *Haï Allah!* C'est de la folie. Ces gens-là vont droit à la tombe ! Sais-tu que chaque semaine je fais la morale aux étudiantes, leur dis qu'à moins de manger un peu de viande elles continueront à souffrir d'anémie ? Une jeune brahmine s'est évanouie en classe et – tu sais

quoi ? – son taux d'hémoglobine était descendu à 6,2 ! Elle aurait pu mourir. Et maintenant une Anglaise folle à lier va séjourner ici et propager ces absurdités ?

— Eh bien, tu sais, ce n'est pas si absurde, dit Arshad sur la défensive et avec quelque hésitation. Il s'agit pour elle d'une question morale. D'ailleurs, Platon et Pythagore étaient végétariens. Et tu sais quoi ? Le fameux Épicure – tu t'y connais en repas épicuriens – eh bien, il était végétarien. Margaret fulminait contre les mangeurs de charogne que nous étions ! ajoute-t-il non sans un rire de complaisance. Écoute, elle était professeur, donc bien rémunérée, et nous, pauvres étudiants, nous n'aurions jamais pu nous payer des plats végétariens à Londres, mais elle n'a jamais accepté de faire des compromis, même en hiver ! »

L'homme doit s'acquitter d'une autre tâche délicate. Il considère tendrement le dos de sa femme, drapé de soie, ses cheveux coupés court au carré, tandis qu'elle se penche au-dessus de la cuisinière.

« Nimmi ! Nimmi, écoute. Pendant que Margaret sera des nôtres, il ne faudra apprêter que des plats végétariens, des plats de légumes. Écoute, ma chérie, ce sera comme un pique-nique, de la nourriture pour s'amuser, tu comprends ? »

Arshad passe la plus grande partie de la matinée à gagner Nimmi aux nouveaux accommodements alimentaires. D'abord, elle n'écoute même pas ses suppliques. Puis, quand il évoque l'honneur de sa maisonnée et ce qu'il doit, ce qu'ils doivent tous à Margaret, elle demande comment le supporteront les enfants : Irfan réclamera son *shikampur* de mouton au moins deux fois la semaine et, bien que Mumtaz soit une fillette docile, la mère en Nimmi ne saurait souffrir que sa progéniture soit sous-alimentée.

Puisqu'elle se dit si experte en nutrition, pourquoi – plaide-t-il – ne songe-t-elle pas à des substituts végétariens, dont le soya ? Hors d'elle-

même, Nimmi passe les deux semaines suivantes à expérimenter quelques nouvelles recettes de légumes sur ses enfants qui rouspètent violemment. Irfan va jusqu'à dégoûter sur la véranda et son père doit le prendre à part pour lui faire sentencieusement un prêche sur les obligations familiales. Personne n'ose aborder le sujet des nouvelles dispositions avec Baddi Ma, mère d'Arshad et matriarche nominale du foyer. Les époux conviennent tacitement que des plats de viande seront spécialement apprêtés dans la resserre désaffectée – qu'il faudra de toute manière remettre à fond de train en état – puis portés à Baddi Ma, sous un *chaddar* de dentelle, par l'escalier de service. Quand ils seront désespérés, les enfants pourront monter là-haut sur la pointe des pieds et casser la croûte avec leur grand-mère, mais devront s'engager sur l'honneur à ne jamais souffler mot de ce forfait, même à la blague, devant leur invitée.

Arshad et Nimmi inspectent les chambres d'amis et les jugent totalement insatisfaisantes pour la visite imminente. Un relent de moisissure y déplaît à Nimmi. Arshad estime que les installations sanitaires ne sont pas à la hauteur des standards européens. Ils décident finalement de se défaire de tout le mobilier pour remeubler à neuf. Des équipes d'experts en construction sont appelées pour procéder au réaménagement des lieux que supervisera un architecte d'intérieur formé au prestigieux National Institute of Design et chèrement payé. Une fois les pièces totalement vidées de leur contenu et les planchers mis à nu, le jeune architecte Chatterjee dit avoir besoin d'y méditer seul pendant deux jours avant de pouvoir décider d'une stratégie d'aménagement.

Au matin fixé, il fait venir Nimmi et Arshad pour leur communiquer sa décision : « J'ai sélectionné des tons pastel complémentaires de peinture émulsion pour les murs, dit Chatterjee non sans quelque grandiloquence. Des couleurs chaudes seront appliquées sur les murs exposés à l'ouest pour que le soleil du petit matin rende dans

les pièces une atmosphère d'aube orientale. Le balcon à treillis sera, bien entendu, vert de cobalt pour le petit déjeuner végétarien – vous saisissez? – alors que des bleus, couleur contemplative très chère à Krishna, rafraîchiront la chambre au coucher du soleil. »

Si Arshad a quelques vagues questions à poser, Nimmi semble approuver tout ce que dit l'homme et se perdre en d'interminables conversations avec lui dans les jours qui suivent. Chatterjee convainc Nimmi que les *motifs*\* africains sont de *rigueur*\* cette saison ; aussi de fausses rayures de zèbre ou de fausses taches de léopard seront-elles « évoquées dans le tissu » du divan, des rideaux et de la descente de lit. Le plateau de la table à café centrale reposera en équilibre sur des pattes de bois de santal façonnées comme des trompes d'éléphant torsés. Quand les pièces sont officiellement achevées, Arshad éprouve un bref pincement au cœur à l'idée que la rénovation lui a coûté davantage que ce que son grand-père a payé pour la maison entière. Mais il se dit presque en riant qu'on ne peut, bien sûr, d'aucune façon comparer les roupies d'aujourd'hui à celles d'hier.

Nimmi reçoit en entrevue nombre de femmes pour le poste de bonne attitrée de Margaret pendant son séjour. Après mûre réflexion, elle arrête son choix sur une certaine Ramulamma d'un village voisin, venue en ville en quête d'un travail temporaire. « Elle sera parfaite, confie-t-elle à Arshad. C'est une *dai* très propre, compétente et compréhensive. Elle connaît même quelques mots d'anglais, ce qui sera utile. Elle dormira dans le couloir, derrière les chambres d'amis. En outre, le fait qu'elle soit une *dalit* devrait plaire à ta Margaret. »

Le jour J, Arshad fait nerveusement le pied de grue à l'aéroport, tenant à la main un grand collier de tagètes. À la maison, Nimmi veille à ce que toutes les commodités pour l'hôte distinguée soient rigoureusement telles qu'elle les souhaite. Arshad se sent extrêmement nerveux : sans raison l'assaillent de nouveau les violentes palpitations

qu'il ressentait vingt ans plus tôt chaque fois qu'il s'immobilisait devant le bureau du professeur Eisenherz, rassemblant son courage pour frapper faiblement à la porte de chêne en espérant à demi ne pas entendre un « entrez » perçant lancé depuis l'autre côté. Il souhaiterait que Nimmi fût auprès de lui ; cette fille lui a toujours inspiré un sentiment de courage, à vrai dire de bien-être tranquille. Avec un soulagement follement présomptueux, il a presque décidé que Margaret a raté l'avion lorsqu'il reconnaît sa silhouette décharnée, vêtue d'un *t-shirt* orange et d'un *short* kaki, poussant vigoureusement un chariot à bagages dans une foule de voyageurs indolents. L'air extasié, il la salue de la main ; le visage allongé de la visiteuse se fend d'un sourire et elle le salue à son tour en soulevant un chapeau mou blanc. Arshad empoigne le chariot de son hôte à la porte des arrivées, l'escorte à l'extérieur en bredouillant des mots de bienvenue et des messages de la part de Nimmi qui veille aux derniers préparatifs à la maison, sans oublier des mises en garde quant à la qualité de l'eau potable et à la température capricieuse d'Hyderabad. En quelques minutes, ils sont à sa voiture.

« Oh, Margaret ! J'ai apporté ceci en signe de bienvenue, mais je l'avais stupidement oublié dans la cohue des arrivées », dit-il en jetant un regard sur les fleurs un peu froissées qu'il serre toujours fermement dans la main et pare avec gaucherie son invitée de guirlandes.

« Quelle quantité de fleurs magnifiques si précocement massacrées ! dit Margaret avec son humour incisif des plus mémorable. Je suis crevée, Arshad, après ce vol de dix-neuf heures. Désolée de devoir le dire, mais Air India ne vaut pas mieux que British Airways. À certains égards, comme pour le long défilé d'indigestes aliments gras, c'est même indiscutablement pire. Allons à la maison. Je veux voir tes enfants et Nimmi, bien entendu. »

Afin de se contenir, Arshad se concentre sur la route et se faufile dans la circulation de plus en plus dense. Pour meubler le silence, il signale que sa vieille auto n'est guère fiable et Margaret dit désapprouver les véhicules grands consommateurs de combustibles fossiles : elle aurait été heureuse de se rendre à la maison dans un *rickshaw* à vélo, si seulement Arshad y avait pensé.

À la maison, elle s'avère très gentille avec les enfants, mais Irfan détourne le visage lorsqu'elle l'embrasse et, après avoir fait oui de la tête à Nimmi qui lui offre du thé, Margaret soumet à Arshad un exposé pénétrant de sa recherche et de l'aide qu'elle attend de lui. Tous sont soulagés quand, suivant Margaret, le moment est venu qu'on lui montre ses appartements pour se rafraîchir et se reposer. L'invitée ne descend pas à l'heure du midi ; les domestiques lui montent un plateau préparé avec soin qu'elle jugera convenable, espère Nimmi.

Ce soir-là, Margaret descendra pour le repas en longue robe de coton blanc bien ajustée et sandales de paille. Pour tout bijou, elle n'arbore qu'un rang de cauris. En l'honneur de son invitée, Nimmi porte un sari de brocart et son collier de diamants préféré. Ashrad verse fièrement du vin en assurant Margaret qu'il est indien et aussi bon que les pinards français de qualité moyenne.

« Nimmi, je suis si heureuse d'être avec vous et avec ce cher Arshad, dit très affablement Margaret. À peine suis-je ici depuis un jour et je me sens déjà comme une Indienne de longue date. Que de faste suranné ! On se croirait dans un autre monde ! Vous êtes si ravissante dans votre sari de soie. Dites-moi, ma chère, pourquoi les femmes indiennes adorent-elles les saris de soie ? Ils sont splendides, tout le monde en convient, mais je frémis quand je pense aux millions de vers à soie, ces pauvres chéris, ébouillantés vivants pour produire cette splendeur ! Comment votre peuple concilie-t-il le principe d'*ahimsa* avec une telle barbarie ? »

Sur la défensive, Nimmi répond qu'au fond les gens ne pensent vraiment jamais aux vers à soie et Margaret acquiesce doctement : « Oh, je sais, l'Europe est aussi peuplée de gens irréfléchis – de mangeurs de charogne, comme je les appelle ! S'il me fallait un jour consommer de la viande, je commencerais par le corps enseignant de la LSE, je vous assure, et laisserais bien tranquilles les pauvres animaux. »

Arshad pousse des gloussements presque imperceptibles, mais Irfan, qui sème discrètement sous la table des morceaux de laitue, décide de défier l'invitée : « Ma grand-mère, Meherunnissa Begum, mange du mouton chaque jour et c'est une dame très pieuse. »

Exception faite de la respiration saccadée de Mumtaz, un silence absolu règne autour de la table.

« Mon cher garçon, l'évolution nous apprend que nous descendons tous d'animaux non pensants, dit Margaret sur le ton persifleur dont elle userait pour mater une salle remplie de doctorants. *Homo sapiens* s'est arrogé un titre qu'il ne mérite toujours pas. Est-ce qu'on enseigne l'évolution dans ta classe ? Raconte-moi. »

Cela dit, elle se penche vers Irfan comme une tigresse vers sa proie.

Le reste du repas est consacré à un véritable interrogatoire d'Irfan dont les très médiocres connaissances et celles de son école en matière d'évolution sont étalées au grand jour. Jusqu'à la fin le garçon reste insolent, use de déconcertantes incohérences pour contrecarrer la redoutable logique du professeur. Arshad peut sentir la colère monter lentement en sa femme au bon naturel et, avant même qu'il puisse intercepter quelque réplique caustique de sa part, leur fille Mumtaz fond soudainement en larmes, se plaint d'avoir mal au ventre et, suppliant qu'on l'excuse, quitte la table avec son *ayah*.

Tandis que tous sortent de table, Margaret dit expressément à Arshad : « Je te suis très reconnaissante de ton hospitalité, mais je te prie instamment de me laisser dormir ce soir dans une simple chambre. Je vois bien que mes appartements ont été meublés avec grand soin – grâce à vous, chère Nimmi – mais, franchement, je ferais des cauchemars dans une pièce où chaque accessoire rappelle notre sauvage annihilation des espèces africaines. La barbarie humaine est enracinée dans nos cultures. Notre unique défense est l'éradication de tout signe de notre empiètement sur la Nature ! »

Inspection faite, aucune chambre de la maison ne semble ménager les susceptibilités des plus exacerbées de Margaret. Elle se retire assez théâtralement dans une simple chambre blanchie à la chaux, parmi les appartements des domestiques ; mais quand elle en émerge, le lendemain matin, la peau pâle et parcheminée de son visage est marbrée d'érubescences, de suppurantes piqûres de moustiques. Arshad, qui se sent encore plus mal qu'on eût pu l'anticiper, embauche de toute urgence un autre groupe de décorateurs pour vider la chambre d'ami et recommencer à zéro – peu importe ce qu'il en coûtera, assure-t-il.

Les jours suivants ne sont pas plus faciles pour Arshad, Nimmi et les enfants. Margaret coupe court à leur astucieux plan pour que leur chauffeur d'expérience dépose et reprenne les enfants à l'école parce que cela les amènera, prétexte-t-elle, à souscrire inconsidérément au gaspillage d'énergie. Ils devront se rendre à l'école en vélo et, si les routes ne sont pas sûres, eh bien, c'est une question de responsabilité citoyenne et elle s'attend à ce qu'Arshad et sa famille montrent l'exemple en s'attaquant au problème plutôt qu'en l'éludant. Nimmi marque le coup à l'idée de mettre les enfants en danger et la paix revient uniquement quand Arshad voit à ce que deux domestiques accompagnent les enfants sur la route. Mais il emploie le plus clair de son temps à organiser des réunions d'études pour Margaret, à

lui sélectionner des traducteurs et à les remplacer à répétition, et à modérer les transports des hauts fonctionnaires que Margaret a par inadvertance offensés. Non accoutumé à une constante diète riche en fibres alimentaires, dont certaines sont servies crues ou très légèrement cuites selon les recommandations de son invitée, l'estomac d'Arshad se rebiffe presque sur une base hebdomadaire et, tout en mettant un certain ordre dans les montagnes de notes du professeur, il se précipite souvent chez son médecin en quête de remèdes miracles pour son estomac fragile.

Arshad perd du poids, il tombe malade au désarroi grandissant de Margaret bien que Nimmi refuse résolument d'aborder le sujet avec elle. Arshad se met à dormir seul dans son bureau, au-dessus de la terrasse, en partie pour éviter d'avoir à discuter avec sa femme de son état de dépérissement, en partie pour avoir le temps en soirée de déchiffrer dans le menu détail le volume sans cesse croissant des notes de Margaret. Il sait que cela ne saurait se prolonger indéfiniment : Margaret arrive presque au terme de son séjour de six mois en Inde et le gouvernement qui lui a délivré un visa pour cette période la mettra, Dieu merci, dans un avion en partance pour l'étranger. Y insistera même, en fait – bravo pour le gouvernement ! Arshad estime qu'il devra reconsidérer certains de ses jugements hâtifs, plus sévères, sur la conduite du gouvernement en matière de droits humains. Jusqu'à maintenant l'honneur de sa famille lui dictait de donner pleine et entière satisfaction à son invitée qui, du reste, l'avait aidé à décrocher son doctorat convoité. Sans compter que la recherche de cette femme profiterait des plus probablement aux pauvres de ce pays et, dès lors, tout le mal qu'il aurait pu se donner en vaudrait la peine.

Dans les deux dernières semaines du séjour de Margaret, Arshad retrouve miraculeusement la santé. On l'entend siffler parfois dans la maison et il va jusqu'à lâcher quelques-unes de ses ineptes

plaisanteries pendant le repas du soir. Il partage même, une nuit, le lit de son épouse qui le berce passionnément contre sa poitrine et lui fait promettre qu'il prendra au sérieux son rétablissement quand tout sera terminé. Étendus dans leur grand lit et regardant poindre une nouvelle aube sur la balustrade de leur balcon, Nimmi et Arshad décident de donner une grande fête d'adieu en l'honneur de Margaret. S'il est dommage qu'on puisse servir seulement des mets végétaliens, Nimmi annonce dans un élan de générosité qu'elle apprêtera quelques plats à la mode de Jodhpur, téléphonera aussi à son ami, chef au Taj de Bombay, et fera venir par avion, pour la soirée, un Chinois expert en cuisine bouddhique.

Le tout-Hyderabad est présent à la fête et Arshad se surpasse dans un discours où il expose avec gratitude, dans les moindres détails, l'aide que Margaret a prodiguée, non pas à lui seul, mais à d'innombrables étudiants perdus à Londres, des légions d'entre eux, et la remercie devant tout Hyderabad non seulement en son nom personnel, mais au nom de tous les autres membres d'un clan reconnaissant dispersé sur six continents et sur plus de trois générations. Il n'a jamais si bien parlé ni paru en aussi bonne santé se dit fièrement Nimmi, debout au centre d'un cercle qui s'est formé autour de Margaret, mais pourtant vêtue plutôt impudemment d'une robe de soie noir et or.

Quand Arshad conclut son laïus, Margaret est au bord des larmes qu'elle n'a pas honte de verser devant tous. Elle marmonne quelques phrases sur le sentiment d'incompétence qu'elle a toujours éprouvé chaque fois qu'on la conviait à aider à la formation de ces brillants étudiants – oui, « brillants » est le mot juste – brillants étudiants du Tiers Monde. Et l'un des plus brillants fut Arshad, elle n'a plus la moindre hésitation à l'affirmer. Certains de ses étudiants sont devenus des chefs d'État, mais aucun, absolument aucun, ne peut se comparer à son hôte pour sa remarquable intelligence conjuguée

à une incommensurable générosité, un homme des plus moderne et portant néanmoins sur ses épaules le luxe accumulé de l'admirable tradition orientale. Comme ses voisins apprécient véritablement Arshad, tous applaudissent chaudement et longuement cet éloge. Plusieurs ont été les bénéficiaires de ses délicates attentions et certains se rappellent même comment il les a spontanément aidés avec discrétion.

« Mais j'en viens maintenant aux vraies bonnes nouvelles, poursuit gaiement Margaret. Cher Arshad et, si je peux me permettre, chère Nimmi, je n'ai pas à m'en aller avant encore une autre année ! On a doublé ma subvention grâce à tes efforts, Arshad – non, je me dois de le dire – sans ta lecture attentive, soir après soir, de mes notes, il me faudrait rentrer à Londres pour y mettre de l'ordre, mais tu as été parfait comme toujours, Arshad. Je redoutais un peu que le gouvernement indien ne prolongeât pas mon visa, mais l'homme obligeant que tu m'as présenté vient de m'annoncer sur mon téléphone cellulaire que, parce que le gouvernement te tient en haute estime – il t'a mentionné spécifiquement et il me faut donc le répéter à tous – le gouvernement prolonge à titre exceptionnel mon visa ! »

Tous et chacun s'agglutinent autour d'Arshad et de Nimmi pour les combler de félicitations acceptées de très bonne grâce, au moins par l'hôtesse. Une fois que le dernier invité fin souûl, après avoir renarré son ultime récit des égards d'Arshad, leur a fait ses adieux au soulagement de son chauffeur, mari et femme se séparent sans un mot et Arshad prend obligeamment la direction de son cabinet de travail. Il reste éveillé presque toute la nuit, s'endort pratiquement au lever du jour et rêve par à-coups à des serpents et à des précipices. Lorsqu'il se réveille, il est déjà plus de neuf heures du matin et il a très chaud sous les feux d'un soleil ardent. Lentement il s'assoit dans le lit et se tient un instant parfaitement immobile. Puis il remarque qu'on a laissé une théière et des toasts, depuis devenus

froids, sur une petite table posée dehors, près de la porte. Il boit le thé d'un air pensif, fait la grimace à la vue des toasts ramollis et regarde autour de lui. Droit devant, de l'autre côté de la maison, se trouvent les chambres d'amis et il peut distinguer le chapeau d'un blanc éclatant qui protège du soleil Margaret assise sur son balcon, en train de travailler sans nul doute à ses notes. Il fixe en silence le chapeau. Ce chapeau sera là encore une autre année et lui, Arshad, le regardera l'année prochaine – ou peut-être bien que non. Son cœur bat irrégulièrement. Il se lève en chancelant pour aller aux toilettes et remarque la lumière du soleil qui éclaire la vieille armoire à fusils de son père. Le submergent des souvenirs du temps de son enfance ; il n'y avait pas, alors, de mal à chasser ni à ce qu'un père enseigne à son fils comment pister un cerf ou tirer des oiseaux à la volée, tôt le matin, au-dessus d'un lac. Il y avait des règles : on n'abattait pas une biche en saison des amours et on ne tirait pas sur des oiseaux perchés. Tous avaient une chance.

Le Holland and Holland à deux coups de son père se retrouve dans ses mains. Pour passer le temps, il entrouvre la vieille boîte rouge de cartouches, ouvre d'un coup sec le fusil, introduit une cartouche et referme l'arme avec un claquement. En se retournant, il aperçoit le chapeau blanc au loin, de l'autre côté de la maison, juste en bas. Sans réfléchir, il vise le chapeau ; ni l'œil ni la main n'ont perdu la dextérité de l'enfance. Une légère pression sur cette bonne vieille détente à double percuteur et c'en serait fait. Il nettoyait le fusil de son père sans être conscient qu'un des canons était chargé. Quel tragique accident ! Des accidents de ce genre s'étaient déjà produits. Il y avait eu ce pauvre colonel du Deccan Light Horse, accidentellement fauché du temps du père d'Arshad. Les gens avaient jasé, mais personne ne s'en était réellement soucié. Nul ne s'en soucierait aujourd'hui. La veille au soir, le monde entier avait été pris à témoin de son dévouement pour elle ; il ne viendrait jamais à l'esprit de quiconque

de chercher un mobile derrière un fatal accident. N'oublions pas qu'il a des relations en haut lieu. En Angleterre, qui s'en soucierait ? Pas un quidam. Elle n'a personne, elle est encore « l'Allemande » pour presque tout un chacun. Et à la LSE ? Peut-être une page, non, plutôt la moitié d'une colonne dans *The Millenium*, sur l'une de ses recherches que des universitaires indiens ont menées avec beaucoup plus de compétence qu'elle, voilà une décennie. Mort accidentelle, tel serait le verdict. Il épaula l'arme à long canon pendant un moment, puis lentement et délibérément range le fusil dans son étui, sans oublier de retirer la cartouche. Les règles transmises par son père autrefois valent toujours. Qui saurait ? Allah saurait. Il ne pourrait pas davantage abattre son professeur qu'il n'a jamais envisagé d'abattre une cible facile.

Ébranlé, il marche jusqu'à la porte de son bureau et son regard erre au-delà de l'austère surface de la terrasse à ciel ouvert, tapissée de mousse. La scène était crue, pourquoi a-t-il fallu qu'il l'embrouille ? Les Occidentaux sont toujours crus, austères et francs. Non, mon vieil Arshad, à toi de jouer maintenant, Non, désolé, je suis occupé et je ne peux pas venir avec toi. D'accord, chacun paie son écot ! Je t'ai offert ta dernière bière, alors règle la mienne. Pourquoi ne pourrait-il pas simplement lui dire qu'elle ne saurait continuer de loger chez lui ? Suffirait par exemple de Je disais, Margaret, que des parents à moi, vous savez, arrivent de Lucknow, pardon ? Je dois donc vous demander de vous installer à l'hôtel, quelqu'un à mon bureau vous arrangera cela, non je ne peux vous dire pour combien de temps, vous connaissez les Indiens ? Elle ne l'a jamais invité chez elle, ne lui a jamais offert un repas pendant toutes ces années terribles à Londres, alors pourquoi est-il son obligé ? Il ne se montre pas égoïste, il ne s'agit pas que de lui ; il a aussi la responsabilité de Nimmi et des enfants, il lui faut penser aux enfants, qu'Allah lui pardonne. Les Occidentaux considèrent comme allant de soi l'hospitalité indienne ;

fort probablement pensent-ils lui rendre service en mangeant sa nourriture et en commandant à ses domestiques, sans lui épargner leurs sarcasmes sur sa fortune. Pas un seul de ses adjoints, à la filiale de Londres, n'est déjà venu l'accueillir à Heathrow. Il n'a jamais rien tiré de mieux de ces butors qu'un Alors, Arshad, t'as fait bon vol ?

À la bordure de la terrasse, il observe deux écureuils qui sautillent sur le dallage, en bas. La mousse est visqueuse sous ses pieds nus. S'il ne faisait preuve d'une extrême prudence, il pourrait perdre pied, puis tomber. Un tragique accident, une maison endeuillée qu'elle laisserait en paix pleurer sa perte ; après tout, c'est lui qui l'a invitée, jamais personne n'a moins voulu d'elle que lui, comment ne l'aurait-elle pas maintenant deviné ? Les écureuils se disperseraient-ils s'il tombait ? Que pensent-ils de l'hospitalité ? Sont-ils ses invités, ou lui le leur ?

Puis il lui vient une effroyable pensée, comme à Hamlet. Il pourrait ne pas mourir. Tout lui apparaît clairement. On ne se prononcerait pas avant qu'il se remette du coma et, pour être honnêtes, les médecins préviendraient gravement Nimmi que ses chances sont minces. Lorsqu'il sortirait enfin du coma, il s'écoulerait un long moment avant qu'ils ne déterminent l'étendue des ravages. Oui, il est paralysé, mais il a échappé à la mort par la grâce de Dieu, et c'est ce qui importe affirmeraient-ils à Nimmi. Il a perdu pour l'essentiel ses capacités motrices et personne ne sait pour combien de temps ni même s'il recouvrera une certaine mobilité au fil des ans. Combien de temps faudra-t-il ? Qui sait, sinon que, pour être honnête, plus les jours passent et moins grandes sont ses chances de rétablissement. Mais il vit, ce qui est en soi un miracle, alors tout est possible. Même si les quelques sons qu'il produit restent inintelligibles, il est conscient, le cerveau s'active là-dedans, cela ne fait pas le moindre doute. Les nuits et les jours se fondraient en de nébuleux rideaux et la douleur, la douleur abrutissante, la douleur lancinante, la douleur inhibitive

assiégerait toute sa sensibilité rémanente jusqu'à ce qu'il lui semble ne plus éprouver la moindre douleur tant elle lui serait une compagne fidèle. Par une matinée maussade, la mémoire lui reviendrait avec une certaine netteté. Tous – Nimmi, Margaret encore là pour une raison ou pour une autre, les enfants, Irfan la mine très courageuse et Mumtaz sa petite tête enfouie dans les jupes de sa mère – formeraient autour de son lit un cercle solennel comme à une veillée funèbre, et une vague de rires refluerait au fin fond de sa gorge.

Il voit au ralenti des larmes ruisseler sur l'anguleux visage ridé de Margaret. Ses lèvres remuent, mais la voix vient d'ailleurs. Mon cher, mon cher Ashad, ne t'inquiète pas, ne t'inquiète de rien, je suis là, jamais je ne partirai, tu m'entends ? Je m'engage à prendre soin des enfants, à les élever, cette chère Nimmi a besoin de toute mon aide. Je n'ai personne en Angleterre, tu entends, personne d'autre maintenant que toi, alors j'ai tout arrangé. Ce cher Irfan et cette chère Mumtaz seront élevés à la lumière des plus hauts principes moraux, je ferai de mon mieux, mon cher garçon... Il ferme les yeux pendant une éternité et l'entend – de loin ou de près, il ne saurait dire. Je pense qu'il comprend. J'ai perçu une étincelle pendant une seconde, puis il a fermé les yeux en signe de gratitude. Oui, il comprend que je m'engage à ne jamais partir.

Un léger toussotement interrompt le cours des pensées d'Arshad. Il se retourne et voit Ramulamma qui tient un plateau à thé.

« Je vous apporte du thé chaud, *Sahib*, dit la servante. Venez, s'il vous plaît, assoyez-vous. Tout ira bien. »

Elle le fixe droit dans les yeux, un long moment. Très, très prudemment Arshad s'éloigne du rebord de la terrasse couverte de mousse et se retrouve en sûreté.

Deux ou trois semaines plus tard, Margaret reçoit soudain par messenger une dépêche urgente du ministère de l'Intérieur l'informant

sèchement que son visa n'est pas prolongé et qu'elle doit quitter le pays dans les vingt-quatre heures suivant la réception de la missive. Arshad rentre précipitamment de son bureau et en est réduit à téléphoner à toutes ses relations à l'Intérieur. Il rejoint enfin son ami intime – depuis l'époque où, enfants, ils fréquentaient tous deux Doon School – qui avait assuré Margaret de la prolongation de son visa. L'ami se confond en excuses, déclare sans détour qu'il y a eu méprise, exprime ses regrets à Margaret pour le cafouillage, mais suggère à mots couverts au téléphone que la meilleure façon d'agir dans la situation présente, de manière à ne pas l'aggraver, pourrait être pour Margaret de partir comme on le lui prescrit. Arshad est effaré ; Margaret est quant à elle tour à tour furieuse et déprimée. Elle tient sur l'Inde et le gouvernement indien des propos que nul en autorité, se réjouit Arshad, n'est en mesure d'entendre.

Ce soir-là, Nimmi vient à l'aéroport et les adieux de tous sont éplorés. Margaret aplatit une liasse de billets de cent roupies dans la main d'Arshad, juste avant de s'éclipser de l'autre côté de la barrière : « Voici dix mille roupies pour Ramulamma. Elle a été très bien et, n'eût été de cette stupide intervention de la police, elle les aurait gagnés. »

Arshad n'arrive pas à comprendre pourquoi l'Intérieur a radicalement changé d'avis, si peu de temps après que Margaret eut reçu des assurances contraires d'une source des plus haut placée. La question le chiffonne à tel point qu'il interroge ses domestiques le lendemain matin pour déterminer si l'un d'eux a pu se montrer indiscret. Son maître d'hôtel reconnaît qu'est venu un représentant des Renseignements, un homme très comme il faut qui disait simplement remplir des « formalités », à qui on a servi du thé, des *samosas* et des pâtisseries. Il a posé quelques questions au sujet de Madame et demandé à s'entretenir avec Ramulamma puisqu'elle était la bonne de Madame. Il est reparti peu après en remerciant poliment tout le monde, voilà tout ce que sait l'employé.

Arshad convoque ensuite Ramulamma qui entre peu après avec hésitation et, dès qu'on lui en donne la permission, s'assoit sur l'arête du pas de la porte. Arshad lui demande de lui raconter en hindoustani tout ce qui s'est passé avec le « policier *Sahib* ».

Ramulamma se frappe le front à quelques reprises.

« *Sahib* ! Qu'est-ce que je sais ? Je ne suis qu'une pauvre *dalit* sans instruction, en vie grâce à votre générosité. Je ne sais rien. Le policier *Sahib* m'a demandé si Madame était une bonne personne – sachant qu'elle est votre amie, j'ai répondu bien sûr que c'était une très bonne, une gentille personne qui s'intéressait beaucoup à mon sort et au sort des pauvres *dalits* comme moi, est-ce que je n'ai pas bien fait de dire cela, *Sahib* ? J'ai dit qu'elle était si bonne qu'elle s'intéressait même à mon âme, me parlait beaucoup de la vie chrétienne et, pour ne rien vous cacher, *Sahib*, j'ai même pensé me convertir à sa religion. Elle me donnait beaucoup d'argent ; alors, bien sûr, je m'intéressais à tout ce qu'elle disait. Elle disait qu'elle aiderait tous les *dalits* de la même façon, c'était une si bonne personne. *Ayyo* ! Je ne sais pas ce que le policier *Sahib* a compris de travers. J'ai seulement dit du bien d'elle. »

Arshad la considère longuement, son visage rembruni s'illumine et un petit sourire commence à se dessiner sur ses lèvres.

« Voici dix mille roupies que madame a laissés pour toi, dit-il enfin. C'est effectivement une femme très bonne. Et comme tu as perdu les gages que tu aurais gagnés si elle était encore restée six mois, voici six mille roupies de plus. »

Ramulamma se confond en remerciements, lui touche les pieds et se retire après avoir appelé les bénédictions du ciel sur le bon *Sahib*, sa *Biwi* et leurs beaux enfants.

Une semaine plus tard arrive un mot de Margaret les remerciant de leur hospitalité et leur annonçant qu'elle tentera l'an prochain de renouveler son visa.

« Que ferons-nous l'an prochain ? demande Arshad à Nimmi, non sans hésitation.

— L'an prochain, nous accomplirons tous ensemble le *hajj*, répond Nimmi d'un ton décidé. C'est ce qu'a toujours voulu ta mère et nous nous devons de combler ses pieux désirs. Un pèlerinage à la Mecque nous fera vraiment à tous le plus grand bien. »

Arshad est on ne peut plus d'accord avec elle.



# Glossaire

ÉTABLI PAR L'AUTEUR

ACHARYA : Chef ou responsable d'un temple hindou.

AGRAHARAM : Quartier ou voisinage réservé aux brahmanes (prêtres hindous) dans la cité du temple.

AHIMSA : Principe selon lequel toute forme de vie doit être respectée ; non-violence.

AMMA : Mère.

ARCHAKA : Officiant, ministre du culte en hindouïsme.

ARRE : Interjection, comme « Oh ! » ou « Allo ! »

ARRE BHAI : Vieux frère !

ATTAR : Parfum.

ATTAR SAIPU : *Saipu* est une déformation de *Sahib* ou *Sahab*, et *attar* veut dire parfum. De ce fait, *Attar Saipu* est le monsieur (ou l'homme) au parfum, dans le cas présent le musulman qui vend du parfum.

AYAH : Gouvernante ou nourrice, bonne d'enfants dans une maison privée.

AYYO : Interjection semblable à « Oh, Seigneur ! »

AYYO SARU : *Saru* est une déformation de *sir*. *Ayyo Saru* est donc une exclamation signifiant « Oh, Monsieur ! »

BACHE : Garçon, fils.

BADDI MA : Signifie littéralement Grande Mère. Employé pour désigner la dame la plus âgée de la maison, par exemple une grand-mère ou une belle-mère.

BASTEE : Voisinage, quartier généralement habité par des gens pauvres.

BASTI : Comme *bastee*, ci-dessus.

BEGUM SAHIBA : *Begum* est l'équivalent de dame, madame. La formule *Begum Sahiba* est donc une manière très respectueuse de s'adresser à une femme (dans le cas présent à sa propre épouse), généralement de haut rang ou d'un âge respectable.

## LES MANGUES DE TARA ET AUTRES NOUVELLES

**BENISHAMS** : En Inde méridionale, les mangues sont aussi prisées que les vins en France. Cette variété de mangue, dont la récolte est abondante et dont le nom signifie sans tache, est un fruit doré contenant dans sa pulpe du sucre presque cristallisé.

**BHAI** : Frère.

**BIRIANI (OU BIRYANI)** : Comme le pilaf, c'est un plat composé de mouton et de riz, à la mode persane.

**BIWI** : Épouse.

**CHADDAR** : Voile, foulard.

**CHAPPALS** : Sandales portées en Inde.

**CHUM-CHUM** : Spécialité sucrée du Bengale.

**DAI** : Sage-femme.

**DAL** : Plat de lentilles, de légumineuses.

**DALIT(S)** : Anciennement dit(s) intouchable(s) ou paria(s) ; de la classe sociale inférieure.

**DASSERA** : Très importante fête hindoue.

**DEVI** : Déesse.

**DHABA** : Restoroute.

**DHARAMSHALA** : Hôtellerie, hospice pour les pèlerins.

**DHOTI** : Semblable au *sarong*. Pièce d'étoffe, généralement blanche, dont les hommes se ceignent les reins.

**DIVALI (OU DIWALI)** : Autre très importante fête hindoue qui succède à *Dussera*.

**DOSA** : Crêpe au goût piquant.

**DUDYODHAMAM** : Plat de riz et de lait caillé.

**DUSSERA** : Comme *Dussera*.

**GOWLA** : Laitier, ou gardien de vaches laitières.

**GUL MOHAR** : Imposant arbre à fleurs rouge et jaune.

## GLOSSAIRE

HAI ALLAH ! : Par Allah !

HAIJ : Pèlerinage à la Mecque.

HAMALI : Travailleur manuel.

HAR ! HAR ! : Cri de guerre.

HAWAI JEHAJ : Avion.

HINDU RASHTRA : Ensemble géographique regroupant les prétendus « pays hindous ».

HYMAYATS : Variété de mangues dont la production est limitée, à chair ferme de couleur pâle, pas très sucrée, et à pelure de saveur âpre.

ID (OU EED) : Plus importante fête musulmane.

IYENGAR : Personne appartenant à une éminente secte brahmane de l'Inde méridionale.

JEHANGIRS : Variété de mangues de format géant, à chair très pulpeuse.

JOWARI ROTI : Pain de millet.

KAMEEZ : Longue chemise

KANCHIPURAM : Ville du Tamil Nadu, en Inde.

KHADI KURTA : Traditionnelle chemise blanche de dessus, faite de coton « *khadi* », ou d'un coton filé à la main.

KHANSAMAH : Aubergiste.

KHEEMA ROTI : Pain fourré de viande hachée.

KOI HAI : Il y a quelqu'un ? Formule fort usitée du temps de l'Empire des Indes (territoires britanniques de l'Inde) pour appeler les domestiques, et depuis utilisée comme sobriquet en parlant des Britanniques.

KURTA : Chemise de dessus.

LACK (OU LAKH) : Unité monétaire équivalant à cent mille roupies, communément utilisée en Inde en lieu et place des millions.

LATHI : Bâton ou matraque dont se servent gardiens et policiers.

## LES MANGUES DE TARA ET AUTRES NOUVELLES

LUNGI : Pièce d'étoffe dans laquelle on s'enveloppe, semblable au *dhoti*, mais ornée de motifs et souvent portée par les musulmans.

MAHADEV : Grands Dieux !

MASJID : Simple lieu de prière utilisé par les musulmans, tout comme la mosquée.

MAULVI : Imam, officiant musulman.

MELAS : Foires qui se tiennent essentiellement dans les villages.

NAMAM : Signe, symbole de caste hindou.

NAMASTE : Formule courante de salutation en Inde.

NAMAZ : Prière musulmane, mais pas seulement celle du vendredi qui est plus spéciale.

NAXALITE : Révolutionnaire marxiste.

NEELAMS : Variété de mangues qui signale la fin de la saison des mangues. Petits fruits fermes assez semblables aux coléoptères qui y font leur nid.

PAAN : Feuille de bétel que mâchent les Indiens, le plus souvent après un repas.

PALOO : Extrémité du sari que la femme ramène sur son épaule.

PATTAR-KA-GOSHT : Mets délicat fait de mouton.

PIPAL : figuier des pagodes, également appelé *bogon*.

PONGAL : Plat de riz brûlant.

PUGREE : Turban.

PUKKA : Vrai, ou encore, à cent pour cent. Comme dans l'expression *pukka sahib* – un vrai monsieur – ou, à propos d'une maison, pour signifier qu'elle est solidement construite.

PULHORA : Plat de l'Inde méridionale composé de riz et de tamarin.

RAJ : Empire des Indes ; territoires britanniques de l'Inde.

ROTI : Pain sans levain.

SAHIB (OU SAHEB) : Signifie littéralement ami, mais est employé comme formule respectueuse de salutation pour s'adresser à un homme, un supérieur, et signifie donc aussi homme respecté.

## GLOSSAIRE

SAIPU : Déformation du mot *sahib*.

SAMAANS : Bagages, malles, pour désigner surtout leur contenu.

SAMOSA (OU SAMOUSSA) : Populaire petit plat indien piquant, fourré et frit, servi en apéritif ou après le dessert.

SANTJI : Allusion respectueuse à un prêtre hindou.

SARU : Déformation de *sir*.

SHIKAMPUR : Brochette de mouton, spécialité d'Hyderabad.

TILAK : Marque rouge vermillon de bonne augure que s'appliquent sur le front les hommes hindous, au départ de toute entreprise.

TOTAPARIS : Variété de mangues qui est presque la première de la saison. Comme son nom l'indique, elle ressemble à un perroquet.

TRISHUL : Trident, attribut du dieu Shiva.

YAAR : Manière familière de s'adresser à un ami (« mon vieux »).

ZARDA PAAN : Feuille de bétel que l'on mâche avec du tabac ou une autre drogue pour provoquer des hallucinations, pour soulager la douleur ou la faim.



## Table des matières

<i>Avant-propos</i> .....	7
La croisade de Mohini.....	II
Sharmaji et le tigre.....	23
Des effluves de terrorisme .....	37
Les mangues de Tara.....	49
Aqueil, le jeune livreur de journaux .....	59
LA PETITE BANQUE SUISSE DE PROXIMITÉ .....	71
Sitalakshmi et ses sœurs .....	95
La directrice de thèse de la LES.....	107
<i>Glossaire</i> .....	131

*Les Manges de Tara,*

de Vithal Rajan,

onzième titre de la collection « LE DIRE »

dirigée par Célyne Fortin,

composé en Jenson corps 21,

a été mis en ligne

en août deux mil douze.